



**CINÉMA**

# De bons moments

**Le Bal des casse-pieds**

D'Yves Robert, avec Jean Rochefort, Miou Miou, Jean Carmet, Odette Laure, Hélène Vincent, Jacques Villaret, Victor Lanoux, Wojtek Pszoniak, Guy Bedos, Michel Piccoli, Jean-Pierre Bacri, Valérie Lemerrier, Véronique Samson, Claude Brasseur, Philippe Uchan, Didier Gustin, Patrick Timsit, Eric Le Roch, Jean Yanne. Scénario: Jean-Loup Dabadie et Yves Robert. Images: Robert Alazraki. Son: Pierre Lenoir. Musique: Vladimir Cosma. France, 1992. 98 minutes. Au Complexe Desjardins et au Carrefour Laval.

Francine Laurendeau

JENRI (Jean Rochefort) est vétérinaire. Il rencontre donc tous les jours ses clients et leurs bêtes chéries. Pendant que sa vie suit son cours. Naissance d'un enfant, divorce, rencontres sans conséquences. Et puis le grand amour (Miou Miou). Le goût du jour n'étant plus au film à sketches, voilà le fil assez lâche, voire ténu, avec lequel les scénaristes ont choisi de relier entre eux les casse-pieds qui jalonnent leur histoire.

Car ce sont eux, le vrai sujet du film. Ces gens qui nous ennuiant de leurs confidences alors que nous ayons des chats autrement plus urgents à fouetter, qui nous parasitent de leur présence accablante quand nous avons besoin d'être seul; ces gens qui nous ralentissent quand nous sommes horriblement pressés, nous accablent de conseils dont nous n'avons rien à faire, nous postillon-

nent dans la figure, nous écrasent en avion de leur corpulence et de leur sans-gêne.

Bref, ceux et celles que Molière ridiculise dans ses *Fâcheux* ou que La Fontaine stigmatise dans son inefable *Mouche du coche*. Car ce thème est vieux comme le monde. Il a même déjà fait l'objet d'un film très populaire à son époque, *Les Casse-Pieds*, de Jean Dréville, avec Noël-Noël. Mais c'était en 1948 et il était temps que l'on rafraîchisse le sujet.

Nous allons donc assister à une succession de gags et de numéros d'acteurs le plus souvent drôles, par moments touchants et, il faut bien le dire, quelquefois trop appuyés ou répétitifs. Un film qui est loin d'être mon Yves Robert préféré mais qui nous vaut tout de même d'exquises, d'imparables surprises.

Un film que, par définition, on ne peut pas, on ne doit pas raconter: en démontant sa mécanique, on lui couperait ses effets. Je tenterai donc de le cerner en quelques généralités. La première sera un hommage enthousiaste à Jean-Loup Dabadie qui manie avec bonheur l'art du rebondissement verbal et qui sait adapter la langue à chacun des personnages, jusqu'à la faire dévier de façon absolument délirante dans cette séquence de restaurant où se bousculent et s'enchevêtrent les derniers tics *in de* de la conversation parisienne.

Je tire mon chapeau aux comédiens. Il est probablement beaucoup plus difficile, ou en tout cas beaucoup moins inspirant, d'être cocasse



Le Bal des casse-pieds, un film d'Yves Robert, avec Jean Rochefort et Miou Miou.

que d'être émouvant. Délicieuse Valérie Lemerrier en infatigable rieuse, terrifiant Claude Brasseur en chasseur chiantissime sachant chas-

ser sans charmer, le spécimen parfait du nouveau connard, comme l'explique Véronique Samson à sa copine.

Et il faut voir la finesse avec laquelle Jean Rochefort se tient en équilibre entre le loufoque et le sublime dans son tête-à-tête avec la gue-

non qui est triste parce que ses « parents » se disputent tout le temps. Bref, dans un film inégal, de fort bons moments.

## Plus missionnaire que cinéaste

**American Me**

De Edward James Olmos. Avec E.J. Olmos, William Forsythe, Pepe Serna, Denny de la Pez, Evelina Fernandez. Scénario: Floyd Mutrux et Desmond Nakano. Image: Reynaldo Villalobos. Musique: Dennis Lambert et Claude Gaudette. E.-U. 1992.

Alain Charbonneau

L'AN DERNIER, à peu près à la même époque, John Singleton, avec son excellent *Boyz in the Hood*, nous introduisait dans le monde sans pitié des gangs et de leur guerre fratricide, et dénonçait du même coup les ravages de la drogue et de la violence qui gangrènent de l'intérieur la communauté noire américaine. Son film était intelligent et, outre le constat lucide qu'il dressait de la condition des jeunes Noirs américains, il alliait une solide mise en scène à des plans d'une maîtrise et d'une qualité rares chez un jeune réalisateur. Bref, *Boyz in the Hood* valait au moins autant pour ses qualités filmiques que pour le message qu'il adressait à l'Amérique — et que du reste l'Amérique a fort mal compris, la sortie du film s'accompagnant un peu partout de flambées de violence.

On ne peut pas en dire autant de *American Me*. Ce film, qui marque le passage d'Edward James Olmos à la réalisation, nous offre, à travers le portrait d'un gros caïd de la drogue vaguement travaillé par le repentir à la fin de sa vie, la variante mexicaine du film de Singleton. Rien de plus, et beaucoup en moins. Derrière

et devant la caméra, Olmos, le laconique lieutenant Castillo de la tristement célèbre série télévisée *Miami Vice*, semble avoir pris un peu trop au sérieux son rôle de missionnaire et pas assez celui de cinéaste. Résultat: un film où rien ne se perd parce que rien ne se crée, miné par une image anémique qui doit tout à la tété et par une musique qui gomme la pauvreté des dialogues.

Né dans le ghetto américain de l'est de Los Angeles, Santana n'a pas 16 ans lorsqu'il échoue dans une maison de correction pour avoir commis un délit mineur. C'est là, entre les quatre murs du dortoir où il couche, qu'il fait ses premières griffes, c'est là aussi qu'il tue son premier homme, un meurtre pour lequel, une fois sa majorité atteinte, il sera directement transféré dans une prison fédérale d'où il ne sortira que 18 ans plus tard. Pendant ce long séjour, il s'endurcit jusqu'à la corne et, aux côtés de son indéfectible ami d'enfance, J.D. (William Forsythe), il se taille la part du lieu au sein de la mafia mexicaine. Non seulement impose-t-il sa loi en dedans, mais il règne aussi au-delà des barreaux sur un vaste réseau de trafic de drogue. De nouveau en liberté, Santana s'éprend de Julie, une jeune mère monoparentale qui saura attendrir ce cœur de pierre et arroser de ses larmes la graine d'humanité qui reste en lui. Mais, le milieu a ses lois que le cœur n'a pas, et Santana sera bientôt condamné à mourir par où il a péché: le couteau.

Cette petite leçon rousseauiste



Le centre-ville de Los Angeles, durant le *Zoot Suit Riots*, de 1943.

(l'homme même le plus dur, même le plus animal, est fondamentalement bon) vaut ce qu'elle vaut, mais noyée d'une part dans un piètre ta-

bleau du milieu carcéral américain et de l'autre dans un mauvais portrait de famille, où les générations se suivent et se ressemblent, elle tient

par un fil bien mince ce film, où Olmos multiplie les gros plans sur son propre visage raviné par l'existence et où, pour toute interprétation, l'on

fume des cigarettes avec de grands airs pour bien montrer de quel bois on se chauffe. Le ridicule tue, même les plus durs.

◆ **Miou Miou**

bout des doigts, que je l'ai lu au moins 30 fois pour me rassurer, ils m'écourent.

Cela n'empêche que certains films étaient moins réussis que d'autres, sans que Miou Miou puisse y faire quoi que ce soit, sinon les endosser bravement sans ruer dans les brancards. Elle le faisait parce qu'on lui disait de le faire et que sous ses apparences de trouble-fête, Miou Miou est plus sage qu'on ne le pense. Ce temps-là semble pourtant révolu. Miou Miou est en train de faire un

grand ménage dans sa vie. Le ménage semble du reste, plus personnel que cinématographique. « C'est la fin d'un cycle, avoue-t-elle. Je me suis posé beaucoup de questions cette année. J'ai réglé une fois pour toutes un certain nombre de choses du passé et j'ai le sentiment très profond que quelque chose a changé. Tout dernièrement, je me suis dit: je lance ces deux films et c'est fini. »

Le ton quasi-catégorique de sa voix laisse croire qu'il n'y a plus de retour possible. Mais encore. « Je n'ai plus le même âge poursuit-elle, et je n'ai plus les mêmes besoins.

Concrètement, disons que je me suis rendue compte que je n'ai pas besoin d'un grand appartement, d'une voiture, d'une maison à la campagne, d'un train de vie important. Du coup, ça me rend plus indépendante du milieu. Plus indépendante et moins à la remorque des goûts et besoins des autres. Avant j'adoptais les goûts des autres parce que je connaissais mal les miens et j'avais tendance à envier les gens qui menaient un grand train de vie. Je me disais, j'ai ça mais je veux plus. Maintenant je sais que je n'ai pas besoin de ça pour vivre. Maintenant, je me contente d'être en équipe réduite. Je voyage léger, mon appartement est loué et ça me fait le plus grand bien, voilà. »

Miou Miou vient de pousser un soupir de soulagement comme si cette toute petite confession lui avait arraché un lambeau de son intimité. Et puis elle éclate de rire comme une collègue qui vient de jouer un tour à quelqu'un: peut-être à elle-même, peut-être à la vie, peut-être au cinéma. Les vacances commencent dans quelques heures seulement. Des vacances au Mexique avec son bonne amie Clémence et ses deux filles. Elle ne sait même pas où elle va, ni quel avion elle prendra. Elle sait seulement qu'elle n'est plus tout à fait la même, ni tout à fait une autre. Pour le reste, son coiffeur s'en chargera.

**La Philharmonie des Vents du Québec**  
 Direction artistique: Alain Cazes

**MUSIQUE DES AMÉRIQUES**

Concert Esso

soliste invité  
**Philip Smith**  
 trompette solo  
 du New York Philharmonic

**16 mars 1992, 20h00**  
 Place des Arts  
 Théâtre Maisonneuve

Billets: 20\$, (10\$ étud., âge d'or, groupe de 25 et plus)  
 45\$ (prix famille: 2 adultes, 2 enfants), TPS incluse

Théâtre Maisonneuve  
 Place des Arts

Reservations téléphoniques: 514 842 2112. Frais de service: Redevance de 15¢ (T.P.S.) sur tout billet de plus de 10\$.

Esso L'Impériale

**MOZART**  
**DIE ZAUBERFLÖTE**  
 LA FLÛTE ENCHANTÉE

OPÉRA MCGILL  
 Bernard Turgeon, directeur

ORCHESTRE DE L'OPÉRA MCGILL  
 Timothy Vernon, chef

Les 21, 24, 26 et 28 mars 1992 à 19 h 30  
 Matinée pour les écoles le 23 mars à 14 h (6 \$)  
 Salle Pollack, 555, rue Sherbrooke Ouest (Métro McGill)  
 398-4547

15 \$ / 10 \$ Visa / MasterCard

McGill

**D'APRÈS PROCHAIN ÉPISODE**  
**HUBERT AQUIN**

MISE EN SCÈNE  
**MARC DUNLAY**  
 INTERPRÉTATION  
**ÉRIC FORGET**

UNE PRODUCTION ÉSKRÈME

**DU 11 AU 22 MARS**  
 MERCREDI AU SAMEDI 20 H 30  
 DIMANCHE 16 H 00  
 RELACHE LUNDI ET MARDI

espace  
**la veillée**

12 \$ PRIX SPÉCIAL UNIQUE  
 1371, Ontario est. réservations 526-6582

**CINÉMA**



Armand Assante et Maruschka Detmers dans *The Mambo Kings*.

# Quelle musique!

**The Mambo Kings**

D'Arne Glimcher, avec Armand Assante, Antonio Banderas, Cathy Moriarty, Maruschka Detmers, Desi Arnaz junior, Celia Cruz, Roscoe Lee Browne, Tito Puente, María Rivera, Vondie Curtis-Hall. Scénario: Cynthia Cidre, d'après *The Mambo Kings Play Songs of Love*, d'Oscar Hijuelos. Images: Michael Ballhaus. Direction musicale: Robert Kraft. Arrangements des mambo: Ray Santos. USA, 1992. 104 minutes. Au Palace.

Francine Laurendeau

1952. Une bagarre éclate dans un club de La Havane où se produisent, entre autres musiciens, les deux frères Nestor et César. À vrai dire, il s'agit plutôt d'un duel. La cause: cédant aux pressions du plus fort, Maria, hier la fiancée de Nestor, vient d'épouser le patron de la boîte. Pire encore: si Nestor ne quitte pas immédiatement le pays, il doit craindre pour sa vie.

Alors César, l'aîné qui a de l'ambition, prend les choses en mains. Les deux hommes vont aller tenter fortune en Amérique. Et ils débarquent à New-York où ils ont des amis. Le jour, ils travaillent dans des entrepôts de viande. Le soir, ils font de la musique. César est un fonceur et un séducteur. Nestor est plus romantique. Il compose. Il ne se résigne pas à avoir perdu Maria. Il a le mal du pays.

De son spleen, il tire tout de même une chanson, *Beautiful Maria of my Soul*. Et l'épouse Dolores, une jeune

Latino dont il a un enfant. Une gaffe de César leur fait perdre du terrain que les deux frères récupéreront par la suite en passant à la célèbre émission de Lucille Ball. Mais la renommée n'est rien pour Nestor qui, d'un coup de volant, déterminera sa destination.

Je ne sais pas à quoi ressemble le roman mais le film est un drôle de salmigondis où se côtoient le pire et le meilleur. Le pire, c'est le côté banalement mélo et largement prévisible de la plupart des dialogues et des retournements de situations. Et aussi une certaine maladresse dans l'orchestration des séquences les plus ambitieuses.

Mais en même temps, il y a de l'inventivité dans la mise en scène et le montage. Si ce n'est pas toujours réussi, c'est rafraîchissant. Les acteurs sont bons. La séquence où Dolores et César nouent connaissance en dansant — et, en un sensuel duo gestuel, s'avouent l'inévitable — est assez troublante.

Mais surtout, quelle musique! On se prend à envier rétrospectivement les jeunes qui fréquentaient ces boîtes au début des années cinquante. Oubliez les idées reçues: le cha-cha-cha, la rumba et le mambo ne sont pas d'innocentes musiquettes. Dans un éclatement de trompettes et de percussions, ces mélodies et surtout ces rythmes nous entraînent quelque part au confluent de la musique afro-cubaine et du jazz américain. C'est diablement communicatif et autrement intéressant que la fade chanson avec laquelle on nous bassine jusqu'au dénouement.

# Pour Moreau et Serrault

**La vieille qui marchait dans la mer**

Réal: Laurent Heynemann. Scénario: Dominique Roulet. Avec Jeanne Moreau, Michel Serrault, Luc Thuillier, Géraldine Dannon. Image: Robert Alazraki. Musique: Philippe Sarde. En v.o. française. Au cinéma Parisien.

Odile Tremblay

L'UNIVERS GRINÇANT et iconoclaste de Frédéric Dard (alias San-Antonio) est-il adaptable à l'écran? Telle fut la question à laquelle répondirent non les nombreux admirateurs de son succulent et impossible roman *La vieille qui marchait dans la mer*. Pourtant, après avoir visionné le film de Laurent Heynemann, ceux-là prêteront sans doute pour toujours à la vieille dame très indigne du livre les traits de Jeanne Moreau. Donnant son corps, ses traits, son souffle à ce personnage, il lui fallut sacrifier sa féminité sur l'autel de l'art, pour en ridiculiser les restes, oubliant qu'elle fut cette beauté merveilleuse dont Jules et Jim s'arrachaient jadis les faveurs. Mais ne reconnaît-on pas une grande actrice justement à cette capacité de se donner elle-même au-delà de l'amour propre? Jeanne Moreau a rafflé avec ce rôle le César de la meilleure actrice qui venait, il est vrai, couronner surtout la longue et prolifique carrière qu'on lui connaît.

San-Antonio avouait lui-même que son roman lui avait échappé, qu'il avait percé le cadre de l'histoire cocasse pour se transformer « en conte de fée noir à vous donner le vertige ». De fait, il dérive du côté de l'exploration psychologique, ce que les aventures de Bérurier et compagnie n'ont jamais prétendu faire. Le film d'Heynemann ne va quand même pas aussi loin que le livre, restant sur les rives de l'acceptable, de la farce et enlevant au personnage de la vieille un peu de sa fragilité, (sa frigidité par exemple est passée ici sous silence). Cela dit, Heynemann reste tout de même assez collé à l'oeuvre littéraire et les dialogues truculents qu'il nous sert sont du pur San Antonio.

*La vieille qui marchait dans la mer* raconte les hauts faits d'une dame d'âge mur déambulant sur les plages de Guadeloupe en portant les brogues et les signes de sa richesse. Bijoutée, chapeautée, au bras d'un vieux beau renommé Pompilius (Michel Serrault), canne d'or à la main, elle hante les stations balnéaires à la recherche de victimes argen-



*La vieille qui marchait dans la mer*, du réalisateur Laurent Heynemann.

tées. Dans sa vie survient Lambert, beau garçon de plage dont elle se jure de faire son dauphin après qu'il lui ait dérobé à son nez et à sa barbe une bague de grand prix. Il faut dire que la vieille s'y connaît en arnaque, étant donné qu'elle a fait sa fortune en plumant les nantis, à coups de chantages, de vols, d'extorsions de toutes sortes.

On assistera donc à la naissance d'un nouveau couple, au grand dam de Pompilius qui voit son étoile baisser. La vieille dame aime le jeune homme, sa jeunesse, sa beauté, elle l'éduque et le transforme. Lambert, bien sûr, adore ça. Bientôt, plongeant ensemble dans la joie du crime, lui sa tapant des petites jeunes et elle se remémorant ses succès d'hier, ils ne se quitteront plus.

Au delà de l'intrigue, c'est le vocabulaire, le ton San-Antonio qui est le vrai propos du film. Il faut voir Moreau et Serrault s'asséner des horreurs, injures et insanités au visage avec un sourire suave, se traitant mutuellement de vieux débris puants et racontant leurs exploits sexuels passés avec détails scabreux et haute crudité à l'appui. Moreau s'en donne à coeur joie, en caboti-

nant un peu trop pour incarner avec muscle et vigueur la vieille qui ne dételle pas. Ses costumes insensés et presque felliniens nourrissent la saveur du personnage, comme les élégant costars de son vieux compagnon viennent colorer et appuyer son rôle. Michel Serrault réussit à rendre son Pompilius avec une justesse merveilleuse sans le caricaturer, et même en lui donnant des contours presque touchants, ce qui dans le contexte tient du tour de force. Car le film ne plonge pas dans les profondeurs et reste une pure comédie un peu salée du style Ripoux (mais en moins bon) à qui les numéros d'acteurs mêlés à la folie san-antonienne confèrent sa valeur. On aurait pu rêver à un traitement presque surréaliste que la truculence de la figure centrale aurait pleinement justifié. Heynemann n'a pas pu ou pas su se hisser là haut (on se souvient que son dernier film *Faux et usage de faux* sur l'affaire Gary/Ajar avait mordu la poussière faute d'imagination, de souffle). Ici aussi, le cinéaste a voulu s'en tenir à une approche naturaliste de l'histoire, en ne la trahissant pas trop, mais sans la faire éclater. Un traitement moins conventionnel aurait sans doute pu conduire le film

plus loin. Dommage! Ce qui n'empêche pas, soyons juste, *La vieille qui marchait dans la mer* de se regarder avec grand plaisir. Pour Moreau, pour Serrault.

«Charlotte Gainsbourg est touchante, sexy, merveilleuse. Elle confirme la grâce de ses premiers films.»

**Courez la voir!**

Elle est belle, troublante, troublée aussi, entre deux garçons qu'elle ne veut pas blesser.»

■ France Soir, Monique Pontel

**Amoureuse**  
CHARLOTTE GAINSBORG  
un film de JACQUES DOILLON  
14 ans

**PRIX SARDEC - MEILLEUR SCÉNARIO**  
*Les Rendez-vous du cinéma québécois 1992*

Beau et passionnant... un de ces rares films «à voir absolument».  
Francine Laurendeau, *Le Devoir*

Une véritable émotion.  
Serge Dussault, *La Presse*

UN FILM DE LA PAUL TANA  
**la SARRASINE**

ENRICA MARIA MODUGNO TONY NARDI JEAN LAPOINTE GILBERT SICOTTE

À L'ACHAT D'UN BILLET POUR ADULTE À PRIX RÉGULIER (\$8,00), ASKA FILM INVITE LA PERSONNE QUI VOUS ACCOMPAGNE À ASSISTER GRATUITEMENT AU FILM *la SARRASINE*

**2 POUR 1**

CETTE OFFRE EST VALIDE TOUTS LES JOURS, À L'EXCEPTION DU MARDI, TANT ET AUSSI LONGTEMPS QUE LE FILM SERA À L'AFFICHE DANS UN CINÉMA CINÉPLEX ODÉON.

Prière de présenter ce coupon à l'entrée

**FAMOUS PLAYERS** CERTIFICATS CADEAUX EN VENTE DANS TOUTS NOS CINÉMAS

JEANNE MOREAU GAGNANTE DU "CÉSAR" DE LA MEILLEURE ACTRICE

"J'ai adoré Moreau, adoré Serrault, j'ai reçu ce film comme un cadeau."  
Frédéric Dard Alias San Antonio

GERARD JOURD'HUI

JEANNE MOREAU MICHEL SERRAULT

**LA VIEILLE QUI MARCHAIT DANS LA MER**

C'est too much, Seigneur une mer d'un bleu aussi vert c'est beau comme un orgasme...

Après le roman de SAN-ANTONIO

un film de LAURENT HEYNEMANN

présentement à l'affiche! Le PARISIEN 12:50-3:00-5:10-7:20-9:30

**MONTRÉAL A LE COUP DE Foudre!**

«Une éblouissante et poétique histoire d'amour. Carax nous en met plein la vue, plein les oreilles.»

**Les Amants du Pont-Neuf**

Le PARISIEN 1:15-4:15-6:45-9:20

gerard depardieu

**MON PERE CE HEROS**

Le PARISIEN 12:40-2:50-5:00-7:05-9:25

LAVAL Tous les soirs 7:00-9:10 sam-dim 12:20-2:30 4:40-7:00-9:10 COUCHE-TARD sam 11:30

aussi à l'Impérial Trois-Rivières O.

**INFO-FILM 866-0111** 11h00 à 22h00

"Une coupe de champagne...C'est exquisement interprété et réalisé avec une entraînante vivacité."  
Francine Laurendeau, *Le Devoir*

"Jamais un tandem mère-fille n'aura été aussi décapant."  
Marc-André Lussier, CIBL

Victoria Abril Marisa Paredes Miguel Bosé

**TALONS AIGUILLES**

UN FILM DE PEDRO ALMODOVAR

Le PARISIEN 4:00-9:15

LOEWS v.o. espagnole, s.-t. anglais

«Le meilleur film de ZIDI depuis LES RIPOUX.»

LE NOUVEL OBSERVATEUR

**LHERMITTE MIOU-MIOU BOUJENAH**

DANS UN FILM DE CLAUDE ZIDI **LA TOTALE!**

Le PARISIEN 12:30-2:45-4:55-7:10-9:30

VERSAILLES Tous les soirs 7:00-9:25 COUCHE-TARD sam 11:25

2 ADMISSIONS POUR LE PRIX D'UNE Le 16 mars, la vieille de la St-Patrick

**hear my song**

version o. anglaise  
Le PARISIEN 12:20-2:40-5:00-7:15-9:30  
COUCHE-TARD sam 11:45

LOEWS Tous les soirs 7:20-9:30 sam-dim 12:45-2:50 5:10-7:20-9:30

GAGNANT du CÉSAR du meilleur acteur Jacques Dutronc

**Winged**

Un film de MAURICE PALAT avec JACQUES DUTRONC

Le PARISIEN 1:00-4:30-8:00

# Mitsou à l'école du cinéma

Nathalie Petrowski

À L'EXTRÊME est de la rue Sherbrooke, une équipe réduite de cinéma était en caucus autour d'une caméra. Non loin d'eux, une voiture jaune poireautait au beau milieu de la chaussée, ses feux de secours allumés. Au signal de l'équipe, la voiture embraya lentement puis prit de la vitesse, manquant écraser trois personnes en état d'ébriété qui traversaient la rue. Une jolie blonde se détacha soudain du groupe. Elle s'appelait Mitsou ou plutôt Louise Coyote, personnage principal du film du même nom d'après le roman de Michel Michaud. La voiture jaune repassa devant elle. Sur ses portières, on pouvait lire Saint-Hubert Bar.B.Q.

« Saint-Hubert nous a donné un coup de main » laissa tomber Ronald Braut, le producteur délégué, venu se réchauffer un instant sous les néons du Larry Snack-bar où une nouvelle scène de Coyote allait bientôt se tourner. Le producteur délégué n'entra pas dans les détails mais pas besoin d'avoir un Bac en marketing pour comprendre que moyennant quelques repas gratuits, Saint-Hubert Bar.B.Q. venait de se payer une passe au cinéma. Pas besoin d'être un as de perspicacité pour comprendre aussi que le camion d'Ultramar qui traverse le champ de la caméra dans une scène ultérieure est un autre retour d'ascenseur. Ultramar a en effet mis à la disposition de l'équipe de Coyote un ancien édifice de l'est de Montréal. En guise de remerciements, Ultramar aura donc droit à sa scène de camion. Moët et Chandon aussi.



PHOTO JACQUES GRENIER

Mitsou

lous, aux petites heures du jour ou de la nuit, quand le mercure tombe si bas que personne n'a la force de le remonter. Ciupka était visiblement épuisé par l'exercice et avait hâte d'en finir. Pour l'entrevue de fond, il faudrait donc attendre qu'il dégèle. Le réalisateur était quand même prêt à faire quelques aveux, le premier étant que le cinéma ça bouge, et le deuxième étant que le cinéma d'Eric Rohmer, ça endure.

Vedette du monde de la pub, Ciupka, un montréalais d'origine polonaise, a fait pendant quinze ans les campagnes de pub les plus convoitées de la province : celles de Pepsi avec Claude Meunier, celles du lait avec Normand Brathwaite sans compter toutes les campagnes de bière sur le marché. En parallèle, il a

été directeur photo pour Louis Malle (Atlantic City) et pour Claude Chabrol (Violette Nozière) et a longtemps rêvé de tourner son propre film. Il a toutefois accepté de réaliser Coyote à la dernière minute et à la demande du producteur Richard Sadler, alors que le projet était monté et la distribution presque complète. « Faire du cinéma pour faire du cinéma, ça ne m'intéressait pas sauf que j'aimais cette histoire d'amour toute simple, dit-il. Je voyais la possibilité d'en faire un love-story québécois avec une empreinte visuelle très marquée. Sur le plateau, mon plus gros problème était de laisser la caméra tourner. En pub, les plans sont très courts, on a peur que le spectateur zap, alors on coupe avant lui. Au bout d'un moment, j'ai compris qu'au cinéma, je pouvais prendre mon temps. »

De Mitsou, Ciupka ne dira que du bien. Qu'elle est la femme-enfant par excellence. Que son « baby-face » était parfait pour le personnage. « J'ai rarement vu autant de détermination et de professionnalisme, affirme-t-il. Pour faire image, disons que ses Duracell durent longtemps. » Dans le Larry Snack-bar, Miss Duracell a l'air songeur. Emmittoufflée dans une canadienne vieux rose, elle porte trois épaisseurs de chandails et de grosses bottes dignes d'un débar-

deur. De loin, on la prendrait pour la jolie fille d'à côté. De près aussi. Remis les décolletés plongeants, les lèvres pulpeuses et les ourlets en guise de jupes. Oubliées les frasques et les détroques de sexe symbole. S'il fallait mettre une pancarte, on pourrait y inscrire : « Silence, jeune actrice au travail. »

La jeune actrice s'est assise au comptoir en formica et se met tout à coup à parler d'abondance comme si elle se laissait depuis trop longtemps. Elle parle de l'expérience éprouvante qu'elle vient de vivre, du cinéma qu'elle a rêvé de faire et du cinéma qu'elle a découvert de 4 h du matin à 8 heures du soir, dans le froid, le vent et la tempête intérieure. Elle parle aussi de la chanteuse qu'elle a dû écartier pendant un temps pour mieux partir à la recherche de l'actrice.

« Il a fallu que j'apprenne à faire confiance aux autres, dit-elle. Moi qui étais une personne habituée à tout décider, moi qui contrôlais pratiquement chaque plan de mes vidéos-clips, j'ai appris à ne plus rien décider, à laisser aux autres le soin de me coiffer, de m'habiller, de me diriger. J'ai dû oublier la chanteuse et m'abandonner à l'autre, l'actrice. » De son propre aveu, le tournage de Coyote aura été une véritable thérapie. À quelques reprises, elle a

failli y laisser sa peau. « Comme je ne suis pas une actrice professionnelle et que je n'ai pas de technique en tant que tel, j'ai dû y aller à coups d'épée dans le cœur pour faire appel aux émotions que le rôle exigeait. J'ai revécu plein de choses du passé que je croyais enterrées, oubliées. C'était d'autant plus dur que Richard me laissait aller alors que moi, j'aurais voulu qu'il me dise exactement quoi faire. Le plus beau compliment de sa part quand je réussissais une scène c'était de m'appeler Mitsou Gélinas. Il y a tellement longtemps qu'on ne m'a pas appelée comme ça. »

Est-ce possible ? Mitsou s'ennuie du nom Gélinas, elle qui a toujours plus ou moins ouvertement rejeté cette branche célèbre de sa famille et insisté pour se tenir debout toute seule. Mitsou hoche de la tête de manière affirmative, l'air de dire, c'est plus fort que moi, je dois avoir ça dans le sang.

« Quand t'es une chanteuse, poursuit-elle, tu vis en état de projection constante, t'es comme extérieure à toi-même. Le travail de l'acteur est le contraire. Il faut que tu plonges au fond de toi et que tu te crées une vie intérieure. C'est ce que j'ai dû apprendre. Ce n'était pas évident mais j'y ai tout mis de moi-même et j'ai appris énormément. Ce qui ne veut pas dire que je vais cesser de chanter. J'ai encore besoin d'être une chanteuse parce que Mitsou, c'est moi, d'abord et avant tout. J'ai besoin de Mitsou pour exister. »

Mitsou allait continuer sur la même lancée quand un assistant est venu la chercher pour répéter. Elle n'a pas dit un mot de plus. Le temps pressait et le cinéma n'attendait pas. Elle est partie en traînant ces bottes de débardeur, une gamine parmi tant d'autres, une gamine répétant pour un temps au nom de Gélinas.

## FILMS VIDÉO

Yves d'Avignon

### REVENGE

Film dirigé par Tony Scott. Avec Kevin Costner, Madeleine Stowe et Anthony Quinn. En français le 18.

Un drame d'action, une vendetta sanglante entre deux amis séparés par la jalousie et la vengeance. Jay est en visite chez un puissant homme d'affaires mexicain, qui vient d'épouser une jeune beauté éclatante. Une passion incontrôlable ne tarde pas à se déclarer. Quand le vieil homme d'affaires s'en aperçoit, il fait battre Jay à mort et vend sa femme dans un réseau de prostitution. Mais, miraculeusement, il survit...

### THE KRAYS

Avec Martin et Gary Kemp. Version française disponible le 18.

Les jumeaux Kray sont considérés les plus célèbres gangsters d'Angleterre. En 1960, leur empire s'étendait sur tout le pays, après avoir infiltré le monde interlope britannique jusqu'à alors dominé par la mafia italienne. C'est grâce au sadisme et au béguin qu'ils ont pour la violence extrême qu'ils parviennent à leurs fins. Mais leur chute sera toute aussi rapide que leur ascension.

### THE DOCTOR

Dirigé par Randa Haines. Avec William Hurt et Elizabeth Perkins. En anglais le 18.

Un adroit chirurgien jouit d'une carrière florissante, d'une famille exéplaire, d'une maison de rêve et d'une gloire à jalouser. Le voilà confronté à une vérité de la vie : chaque médecin deviendra un jour un patient. Victime d'une grave maladie, il s'aperçoit qu'il est très important d'apporter plus que des soins à ses patients. Il fait alors la connaissance de June, une autre patiente. Elle lui insufflé le courage et la détermination qui l'aideront à s'en sortir.

### L'ARGENT DES AUTRES

Dirigé par Norman Jewison. Avec Danny DeVito, Gregory Peck, Penelope Ann Miller, Piper Laurie et Dean Jones. Simultanément le 18.

Larry, spécialiste de la liquidation et en quelque sorte le cowboy de Wall Street, attrape les sociétés au lasso et les amène directement à l'abattoir. Le voilà les yeux sur une compagnie encore prospère mais dont le propriétaire a encore la force de se battre. Confrontés devant les tribunaux et face à une avocate sans scrupule. Tout peut arriver.

### TWENTY-ONE

Réalisé par Don Boyd. Avec Patty Kensit. Simultanément le 18.

Une jeune femme de 21 ans entraîne le pellicule dans une odyssée sensuelle. À travers les tribulations de la vie moderne, Katie réussit à conserver son indépendance et son sens de l'humour, mais pas nécessairement sa vertu. C'est ainsi qu'elle partage avec l'auditoire tout les secrets de sa vie privée. Issue des mêmes producteurs que Sex, Lies and Videotape, cette tranche de vie est en fait un regard plutôt intéressant sur les amours modernes.

### Également disponibles

Fièvre au Far-West (film de Stephen Spielberg, simultanément le 16) : merveilleux long métrage destiné aux jeunes sur les aventures de la courageuse petite souris Fièvre. Le goût du vrai (dirigé par Gail Singer, avec Leslie Hope, simultanément le 18) : une charmante comédie d'une jeune juive de 18 ans qui, comme plusieurs femmes de son âge, cherche l'homme idéal.

UN HOMME ET DEUX FEMMES  
MA DÉCOUVERTE AU FESTIVAL DE NAMUR  
VALÉRIE STROH: ENFIN UN SUPER RÔLE  
FÉMININ AU CINÉMA FRANÇAIS  
Huguette Roberge, La Presse  
distribution **prima film**

**UN HOMME ET DEUX FEMMES**  
UN FILM DE VALÉRIE STROH  
d'après DORIS LESSING

2e SEM. CINEPLEX ODIUM CENTRE-VILLE 2001, RUE UNIVERSITÉ 1:00 - 3:00 - 5:00 - 7:00 - 9:00

**7 GAGNANT DE CÉSARS**  
JEAN LOUIS LIVI  
GÉRARD DEPARDIEU  
JEAN-PIERRE MARIELLE  
ANNE BROCHET  
*Tous les matins du monde*  
un film de ALAIN CORNEAU

7e SEM. CINEPLEX ODIUM CENTRE-VILLE 2001, RUE UNIVERSITÉ 1:00 - 3:00 - 5:00 - 7:00 - 9:00

DES JARDINS LE DAUPHIN TROIS-RIVIÈRES  
COMPLEXE DES JARDINS BEAUBIEN PRÈS D'IBERVILLE FLEUR DE LYS

PRIX DU JURY, FESTIVAL DE CANNES  
**EUROPA** LARS VON TRIER  
avec JEAN-MARC BARR BARBARA SUKOWA  
"Le chef-d'œuvre absolu."  
PIERRE LEROUX, JOURNAL DE MONTRÉAL  
"C'est une véritable révélation que ce film."  
FRANÇOISE PELLETIER, LA PRESSE  
"EUROPA est un film d'aujourd'hui."  
LES CAHIERS DU CINÉMA  
"Son brio est époustouflant."  
v. anglaise avec sous-titres français 1:40 - 4:15 - 7:10 - 9:20  
PREMIÈRE MAX FILMS 1:00 - 3:00 - 5:05 - 7:10 - 9:15  
BERRI LE FAUBOURG  
ST DENIS & STE CATHERINE 1814, RUE STE CATHERINE

**GRAND PRIX du JURY CANNES 1991**  
GRAND PRIX DE LA CRITIQUE DE LOS ANGELES  
MEILLEUR FILM ÉTRANGER  
"Quatre heures de cinéma pur!"  
LIBÉRATION  
"Magnifique!"  
— Jean Barbe, LA BANDE DES SIX  
"Le chef-d'œuvre absolu de Rivette!"  
— Luc Perreault, LA PRESSE  
"Fascinant!"  
— M. A. Lussier, CIRÉ-FM

MICHEL PICCOLI  
JANE BIRKIN  
EMMANUELLE BÉART  
**La Belle Noiseuse**  
UN FILM DE JACQUES RIVETTE  
avec MARIANNE DENICOURT DAVID BURSZTEIN GILLES ARBONA ET LA MAIN DE PEINTRE BERNARD DUFOUR  
SCÉNARIO DE PASCAL BONITZER CHRISTINE LAURENT ET JACQUES RIVETTE  
PRODUCTION DÉLÉGÉE PIERRE GRISÉ PRODUCTIONS  
EN COOPÉRATION AVEC FR3 FILMS PRODUCTION ET GEORGE REINHART PRODUCTION

LE DEVOIR Omer DeSerres  
3e SEM. DES JARDINS COMPLEXE DES JARDINS tous les jours: 1:30 - 7:00

LE DEVOIR CITE 107.3 FM ROCK-DETENTE ICFP DISTRIBUTION FAMOUS PLAYERS  
ont le plaisir d'inviter  
400 personnes à l'avant-première  
du nouveau film de Steven Soderbergh  
**JEREMY IRONS**  
**KAFKA**  
Du réalisateur de "SEXE, MENSONGES ET VIDÉO"  
(VERSION FRANÇAISE)  
Le jeudi 26 mars 1992 à 19h30  
au cinéma du Centre Eaton

Le concours débute le 10 mars pour se terminer le 16 mars 1992.  
Le texte des règlements relatifs à ce concours est disponible chez CFP Distribution.  
La valeur des prix offerts est d'environ \$2700.00.

Faites parvenir le coupon-réponse à : concours "KAFKA", a/s: C/FP Distribution, C.P. 5135, Succ. St-Laurent, Mt (Qc) H4L 4Z7  
Nom: \_\_\_\_\_  
Adresse: \_\_\_\_\_  
Ville: \_\_\_\_\_  
Code postal: \_\_\_\_\_ Tél: \_\_\_\_\_

**DISQUES**

# Un enregistrement génial de Pogorelich

**Ivo Pogorelich**

(piano): Liszt, *Sonate en « si mineur »* S.178; Scriabine, *Sonate-fantaisie en « sol dièse mineur »* no.2 op.19. Deutsche Grammophon 429 391-2.

**Simon Barère**

(piano): Liszt, *Sonate S.178, Concerto no.1 S.124, Sonnet de Pétrarque no.104 S.161, Tapsodie espagnole S.254, Gnomenreigen S.145, Valse de l'opéra Faust (Gounod) S.407, Funérailles S.173, Rapsodie hongroise no.12 S.244*. Appian Publications & Recordings CDAPR 7007, enregistrements en public de 1946 à 1949, coffret de deux CD.

**Alfred Cortot**

(piano): Liszt, *Sonate S.178* (enregistrement de 1933), *La Leggerezza S.144, Rapsodie hongroise no.11 S.244, Chopin/Liszt, Wiosna, Pliensien S.480 no.2 et no.3; Weber, Sonate no.2 op.39*. Music & Arts CD-662.

**Wladimir Horowitz**

(piano): Liszt, *Sonate S.178* et autres enregistrements réalisés entre 1930 et 1951. EMI, CHS 7-63538-2, coffret de trois CD.

**Carol Bergeron**

GRAND PARI les grands, Ivo Pogorelich distille ses enregistrements comme il semble compter ses concerts. Sans doute évite-t-il ainsi la routine qui guette ceux qui jouent trop, ces boulimiques de la gloire qui épuisent leur talent dans le tohu-bohu des carrières surexploitées.

Il a donc raison de s'accorder le temps de réfléchir et de repenser les oeuvres qu'il désire défendre. Aborde-t-il la *Sonate en « si mineur »* de Franz Liszt, par exemple, qu'il cherchera tout naturellement une façon de la réactualiser. Même devant une oeuvre aussi fréquentée, il prendra la difficile et solitaire démarche du créateur: s'appropriant le texte du compositeur, il le réinventera.

D'autres ont déjà comparé ce phénoménal pianiste de 33 ans à Glenn Gould; il occuperait ainsi le créneau romantique que, de son vivant, le pianiste torontois a volontairement négligé. Bien qu'un peu réductrice — son répertoire discographique s'étendant de Bach à Milko Kelemen (compositeur croate né en 1924) —, cette comparaison a pourtant le mérite de le hisser à côté de l'un des rares interprètes de génie de notre époque.

Consacré à deux *Sonates* de Liszt et Scriabine, le plus récent enregistrement de Pogorelich peut être qualifié de génial. Il sera distribué par Polygram à compter du 31 mars, en même temps qu'un autre CD (Deutsche Grammophon 435 618-2) proposant les *Sonates* Hob.XVI.19 en « ré majeur » et Hob.XVI.49 en « mi bémol majeur » de Joseph Haydn.

Dans une perspective plus large, on constate que la *Deuxième sonate* d'Alexandre Scriabine s'inscrit dans le prolongement de celle de Liszt. C'est une manière à la fois intelligente et poétique de montrer que le chef-d'oeuvre romantique n'est pas refermé sur lui-même; de même qu'il synthétise le passé de la « forme

sonate», il ouvre à cette dernière de nouvelles avenues.

Les problèmes que soulève l'interprétation de la *Sonate en « si mineur »* sont multiples. Que faut-il faire de sa complexe structure? Contient-elle un seul mouvement (comprenant une douzaine de segments), ou encore trois ou quatre mouvements enchaînés? Que faire de la substance thématique? Est-elle abstraite, ou représentative d'un scénario inspiré par le *Faust* de Goethe, par exemple? La virtuosité instrumentale doit-elle soumettre le contenu musical et poétique à son caprice?

Nombreux sont les pianistes qui ont exploré une ou plusieurs avenues avec plus ou moins de bonheur. Mais à travers les nombreuses versions que j'ai écoutées — celles de Cortot, Horowitz et Barère, ci-haut mentionnées, comme d'autres de Richter (Budapest 1960, Philips 422 137-2), Horowitz (1977, RCA 5935-2-RC), Brendel (1981, Philips 410 040-2), Cherkassky (1985, Nimbus NI 5045), Lortie (1987, Chandos CHAN 8548) et Feltzman (1988, CBS MK 44925) qui ne sont pas sans mérites —, Pogorelich impose une vision originale et extrêmement fidèle à la partition. Une vision à la fois apollinienne et dionysiaque qui, à mon sens, dépasse toutes les autres.

Chez lui, la virtuosité s'assujettit totalement et surtout parfaitement à la structure. Horowitz et Cortot avant lui avaient eu le même souci, mais à l'époque (1932 et 9133), les procédés d'enregistrement ne permettaient pas de corriger les faiblesses d'exécution. Ainsi, en prenant bravement tous les risques, le premier avait sacrifié la précision, tandis que plus prudent, le second avait contenu son ardeur. En concert, au Carnegie Hall, Barère s'offrait le luxe de prouesses techniques proprement vertigineuses, au dépend toutefois des détails architectoniques.

En reconstituant l'architecture « lisztienne », Pogorelich semble tenir à ce que l'auditeur y comprenne aussi quelque chose. En somme, il ne craint point de l'entraîner à l'intérieur de l'ouvrage afin de lui en faire admirer la beauté des détails. Nous sommes ainsi en plein hyperrealisme où l'image globale dépend de l'extrême précision des détails.

Il faut encore entendre comment se caractérisent les idées musicales. Et quelque soit la motivation de l'interprète — à ce sujet, on notera qu'Alan Walker, biographe de Liszt, précise que le compositeur garda le silence à propos de sa *Sonate*, ne laissant aucun indice d'un présumé programme —, il demeure que la couleur joue un rôle primordial, comme s'il était ici question de broser une fresque.

Cette interprétation incomparable tient du prodige. À ma connaissance, la *Sonate en « si mineur »* n'a jamais été aussi essentiellement et aussi merveilleusement réinventée.

# Anne Robert, violoniste et chambriste

Marie Laurier

LA VIOLONISTE Anne Robert vient de réaliser son rêve: retrouver son maître, le légendaire Joseph Gingold à l'Université de l'Indiana pour profiter de son précieux enseignement. Profitant d'une année sabbatique après six ans de travail assidu au sein de l'Orchestre symphonique de Montréal, la jeune femme a soigneusement organisé ce temps de liberté relative pour se perfectionner aux États-Unis et en Europe.

« J'avais besoin de ce ressourcement, nous dit-elle en entrevue au DEVOIR. J'étais même prête à m'endetter pour me permettre ce recyclage mais je n'ai pas eu à le faire, puisque j'ai eu la chance d'obtenir une bourse du gouvernement du Québec. »

Son violon sous le bras, la musicienne s'est d'abord envolée vers l'Europe avec quelques bonnes adresses dans son sac, et tout de suite elle a été accueillie dans des groupes et ensembles de musique de chambre, preuve que la musique est une carte de visite qui ouvre toutes les portes. « J'ai été invitée tout de suite à participer à des concerts de musique de chambre et on a même organisé des récitals solos pour moi, à Paris, à Londres et en Norvège. En Suisse, j'ai travaillé avec avec le maestro Vittorio Negri, et aussi avec Janos Fürst. »

Cette expérience « emballante » ne l'a tout de même pas empêché de faire des sauts de kangourou ici où elle dirige Les Chambristes de Montréal, un groupe de douze membres de l'OSM qui prolongent le plaisir de faire de la musique dans une atmosphère plus intimiste. Fondé en 1985, l'ensemble exerce une activité musicale intense par la présentation de sa propre saison de concerts, des tournées canadiennes, et des récitals privés. Il propose le vaste répertoire de musique de chambre, que ce soit celui confié aux cordes, aux vents ou celui réunissant ces deux groupes et le piano. « Nous nous faisons également un honneur de découvrir des oeuvres des compositeurs québécois,



Anne Robert, première de droite de la deuxième rangée, et les Chambristes de Montréal.

comme celles de Jacques Hétu, André Prévost. À notre concert du 19 mars, nous allons présenter en première une oeuvre d'un jeune Canadien de Vancouver, Anthony Rozankovic. »

Justement, les Chambristes sont les artistes invités ce soir au Pavillon des arts de Sainte-Adèle où ils interpréteront des oeuvres de Haydn, Mozart et Brahms. Ils seront également à l'église Saint-Joachim de Pointe-Claire le 13 mars, les invités du Centre culturel de cette municipalité et le 19 mars au Centre Canadien d'Architecture pour le dernier concert de la saison régulière.

Un premier disque réalisé par les Chambristes de Montréal à l'église Saint-Augustin de Mirabel paraîtra en juillet prochain sur étiquette Disques Radio-Canada. Il regroupera l'*Histoire du soldat* de Stravinski avec la participation des comédiens Vincent Davy, Jean-Louis Millette et

Jean Marchand, ainsi que la *Rhapsodie à sept* de Jolivet.

Et les projets pour l'année prochaine ne manquent pas, foi d'Anne Robert qui reprendra sa chaise de premier violon à l'OSM en plus de préparer la programmation de sept concerts des Chambristes pour la saison de 1992-1993. « Voilà bien un casse-tête que de trouver des dates propices qui ne contreviennent pas avec nos engagements à l'OSM. Mais j'y arrive! »

Native de Montréal, Anne Robert a remporté des premiers prix de violon et de musique de chambre au Conservatoire de musique de Montréal. Elle a, par la suite, poursuivi des études à la Royal Academy of Music de Londres avec Manoug Parikian et, en compagnie de sa soeur Lucie Robert, elle-même violoniste qui fait carrière à New York, à l'Université de l'Indiana avec celui qu'elle qualifie de « gourou du vio-

lon », Joseph Gingold qui, à plus de 80 ans, reste son idole.

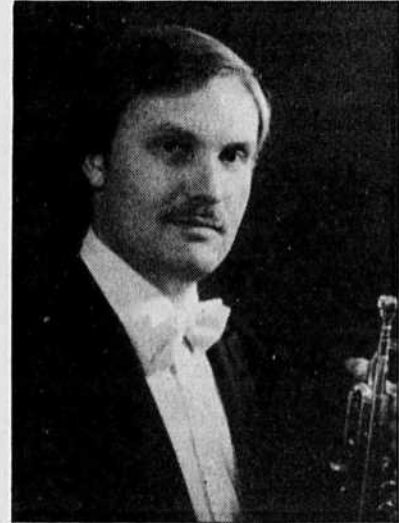
En tant que concertiste, Anne Robert s'est produite à plusieurs reprises avec l'OSM et le 27 juillet dernier, elle interprétait des pages de Tchaïkovski et Kreisler avec Charles Dutoit devant plus de 50 000 auditeurs.

Agée de 33 ans, la musicienne a donné des récitals comme soliste et chambriste aux États-Unis et en Europe. Elle est membre fondatrice du Trio Caecilia et depuis deux ans directrice artistique des Chambristes de Montréal.

Il faudrait des journées de 48 heures à cette violoniste douée d'une vitalité et d'un enthousiasme communicatifs. Comment réussit-elle à mener de front tant d'activités? « C'est bien simple, répond-elle spontanément, la musique, c'est ma passion! »

# Philip Smith et la Musique des Amériques

PHILIP SMITH, trompette solo du New York Philharmonic sera l'invité spécial de la Philharmonie des Vents du Québec (PVQ) au concert thématique *Musique des Amériques* lundi soir au Théâtre Maisonneuve de la Place des Arts. Il jouera le Concerto pour trompette, Opus 43 du compositeur québécois Jacques Hétu — en premier dans une version pour orchestre à vent — ainsi que des oeuvres du brésilien Villa-Lobos et de l'américain Herbert Clarke.



Philip Smith

Howard Reid Cable et Alfred Reed, tous compositeurs qui influencent à leur façon la musique contemporaine.

Quelque 45 musiciens interpréteront des pièces contemporaines composées et arrangées pour orchestre à vent par de grands compositeurs des deux Amériques, sous la direction de Alain Cazes.

En première partie de ce concert, on présentera une création du canadien Anthony Rosankovic intitulée *Lilliput-Ozone*, composée spécialement pour la PVQ. Les autres pièces inscrites au programme sont de Charles Ives, Silvestre Revueltas,

Né à Londres, Philip Smith a immigré aux États-Unis en 1959 et il prit des leçons de son père Derek Smith, lui-même cornetiste réputé. Avant de se joindre au New York Philharmonic en 1978, il a été membre de l'Orchestre symphonique de Chicago. Plus récemment, il a enregistré le Concerto pour trompette et cinq instruments de Ellen Tassef Zwilich sous étiquette New World Records. Il est un soliste très en de-

mande partout dans le monde.

Dès son premier concert en 1989, la Philharmonie des Vents du Québec gagna la faveur du public. Selon le directeur artistique et cofondateur de l'ensemble, Alain Cazes, « la PVQ a fait découvrir au public québécois la richesse sonore d'un orchestre à vent, la variété et la qualité aussi des oeuvres conçues pour une telle formation ».

— M.L.

## DONNEZ-MOI DES AILES



Un enfant handicapé, c'est un enfant comme les autres. En lui ouvrant votre coeur, vous lui donnerez des ailes.



Marc-André Coallier

SOCIÉTÉ POUR LES ENFANTS HANDICAPÉS DU QUÉBEC  
2300 ouest, boulevard René-Lévesque, Montréal (Québec) H3H 2R5  
Tel. (514) 937-6171

**DESJARDINS RICHARD**  
22-23 MAI  
20H30  
NON SPECTACLES!

" LA FRANCE CRAQUE POUR DESJARDINS-LE-MESSIE. " BRUNO DOSTIE LA PRESSE  
" PARIS LUI A OUVERT SES BRAS. C'EST GAGNÉ. " ROBERT LEVESQUE LE DEVOIR  
" RICHARD DESJARDINS, CONTEMPORAIN ANACHRONIQUE, VIENT DE REMPORTER UN TRIOMPHE MÉRITÉ AU THÉÂTRE DE LA VILLE. " VERONIQUE MORTAIGNE LE MONDE

Présenté par: LE DEVOIR CKAC73AM

**OSM ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL CHARLES DUTOIT**

**LES GRANDS CONCERTS**  
Charles Dutoit, chef  
Yefim Bronfman, piano

17 et 18 mars, 20h00

HÖNIGGER: Symphonie no 4, «Deliciae basiliensis»  
BEETHOVEN: Concerto pour piano no 3 en do mineur, opus 37  
CHOSTAKOVITCH: Symphonie no 9 en mi bémol majeur, opus 70

Commanditaires: 17 mars: SunLife 18 mars: GM

SALLE WILFRID-PELLETIER

EN VENTE À L'OSM: 842-9951 ET AUX GUICHETS DE LA PLACE DES ARTS: 842-2112 (taxes et redevance Place des Arts en sus)

BILLETS: 9,50\$ 21,00\$ 29,50\$ 41,00\$

CAUSERIE PRÉ-CONCERT 18h30, BILLETS 3,00\$ Commanditée par: The Gazette

**SONARt**  
pour les musiques invisibles

MICHEL-GEORGES BRÉGENT  
WALTER BOUDREAU et RAÛL DUCUAY  
LANCMENT, MERCREDI 25 MARS 1992 DÈS 17h30

LE CLUB (à un pas du Continental)

**ORCHESTRE MÉTROPOLITAIN**  
AGNÈS GROSSMANN

Jean Saulnier

**BRAHMS**

Le lundi 23 mars 1992, 20 h  
Théâtre Maisonneuve, Place des Arts

Soliste: Jean Saulnier, pianiste

Concerto pour piano n° 1, en ré mineur, op. 15  
Symphonie n° 4, en mi mineur, op. 98

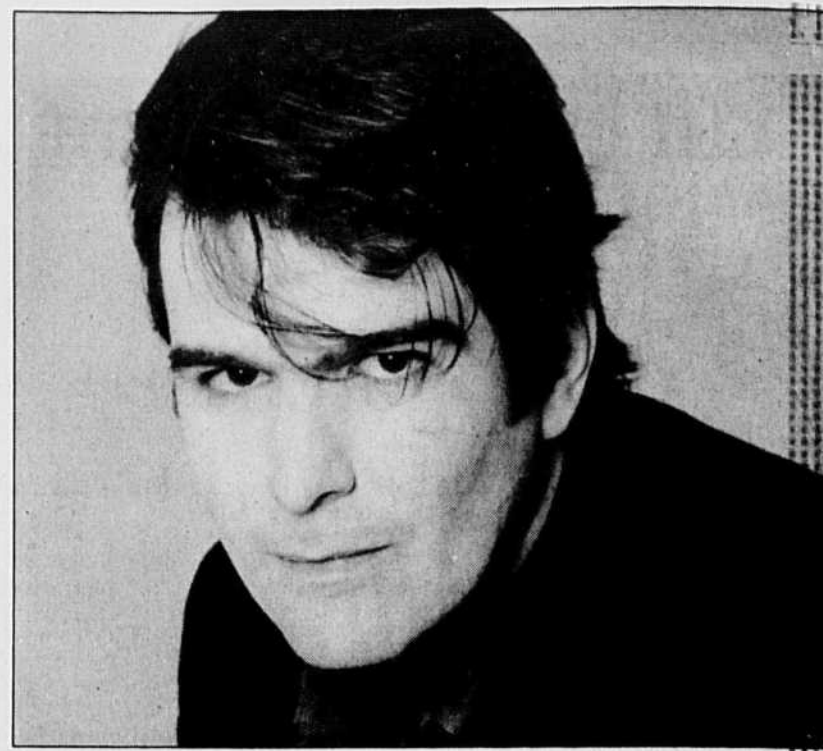
UNE INVITATION DE BANQUE NATIONALE

Billets disponibles au guichet

Théâtre Maisonneuve Place des Arts  
Réservations téléphoniques: 514 842 2112. Frais de service. Redevance de 1 \$ sur tout billet de plus de 7 \$

# PIERRE FLYNN

## Adieu le soldat de chagrin



Pierre Flynn

Pierre Cayouette

L'HIVER n'en finit plus. Les athlétiques se ramassent à la pelle. Les visages se portent longs, au ras du genou. Le vert et le gris sont de mise. Les artistes crient famine, écrasés par les «spectacles». Ils parlent davantage d'industrie et de récession que de création. C'est l'ère de la «p'tite misère» institutionnalisée, des spectacles modestes et «acoustiques».

Si Pierre Flynn correspondait à l'image parfois caricaturale qu'on s'en fait, il serait courbé sur son piano, terrassé, en proie à ses idées noires, incapable de se lever. Entre deux chapitres d'*Exit final*, il attendrait la fin du livre.

Mais ce serait mal le connaître. En ces temps de vaches maigres, Flynn a plutôt décidé de conjurer le mauvais sort. Au diable la crise économique ! Pour sa rentrée au Club Soda, la semaine prochaine, il s'est en effet offert le luxe de s'entourer de huit musiciens — avec section de cuivres —, comme aux temps les plus fastes.

C'est que le «soldat de chagrin» n'a jamais marché au pas. Imprévisible, il a toujours été loin du régime. Ce n'est pas d'hier. Déjà, au milieu des années 70, en plein délire nationaliste, quand nous étions 300 000 sur le mont Royal à brandir le feu défilé au milieu des caisses de bière héréditaires, quand les banques et les brasseries répétaient que nous étions beaux et que nous avions un pays à portée de main, Flynn

marchait seul. «Les slogans sonnent faux», chantait-il dans *En famille*.

Aujourd'hui encore, Flynn jette le même regard lucide sur le Québec contemporain. Dans sa chanson *A Sophie qui a quinze ans*, il décrit le Québec des banlieues, de l'indifférence, des «rues trop larges et de ciment où le programme est parfois bien mince et où les jours se suivent gentiment». Il refuse toutefois de lancer la pierre aux nouvelles générations plus assoiffées d'images que de mots. «Peut-être sont-ils en train de réinventer une nouvelle culture ? Peut-être avons-nous tort de nous accrocher à nos modèles ?» demande-t-il.

Flynn n'a jamais été un chanteur à cause. «À quoi bon, à quel prix, grimper seul sur les montagnes et combattre les moulins d'Espagne», écrit-il d'ailleurs dans *La complainte du chercheur d'or*. Il n'est pas un chanteur de «combat», donc. Il n'est pas du genre racoleur, non plus. Il défend la liberté et la révolte, des valeurs absolues. Mais il ne fréquente pas pour autant les spectacles-bénéfice. Il en paie d'ailleurs un peu le prix.

Il a beau faire régulièrement, comme tous les autres, son petit tour de piste à MusiquePlus et dans toutes les émissions de promotion, il a beau être louangé par la critique qui s'extasie devant la beauté et la richesse de ses textes, reste qu'il ne déclenche jamais l'hystérie. Il sera toujours, pour le quidam, un artiste difficile dont on retient mal les mélodies, un auteur-compositeur qui demande un effort, un ténébreux.

À ce propos, il a d'ailleurs abdiqué

et a cessé de froncer les sourcils. «S'ils veulent me voir comme le ténébreux de service, surtout dans les radios de province, qu'ils continuent, dit-il en riant. J'ai cessé de me battre contre cette image».

Il a sa «famille», ceux qui l'ont vu aux Francfolies en décembre dernier et qui attendent impatiemment sa véritable rentrée au Club Soda. Il a ses fidèles, des amoureux du texte ou des amoureux tout court qui préfèrent explorer avec lui des «contrées de l'âme où personne ne va».

C'est un poète, un vrai. Il est fou, fragile, frondeur. Nous étions attachés au *Cépage*, l'abreuvoir des journalistes, à deux portes du DEVOIR. L'entrevue allait dans tous les sens. Un véritable slalom intellectuel. J'étais aphone. Il était très tard et je craignais la chute. Soudain ses yeux se sont illuminés. Il a raconté. «C'était en 1978. Je venais de lire un roman d'Henry Miller. Nous avions loué, Nathalie et moi, une maison sur une île grecque. Je marchais sur un sentier de roches. Le ciel était parfaitement bleu. Un vieux Grec et son âne marchaient vers moi. Nous étions sous la même lumière. 'Yassou', m'a-t-il dit. 'Yassou' lui ai-je répondu. Nous n'avons pas échangé un trait de mot de plus. Nous étions vivants, sous la même lumière. Nous partageons le même instant. Ce vieux Grec a bouleversé ma vie. Je ne l'ai jamais oublié». Un poète, vous dis-je.

Je lui demande ensuite d'où vient la musique qu'il invente. Il lève les yeux et répond : «La musique est déjà là. Elle est dans le silence. Suffit d'écartier tout le reste et elle jaillit de la même façon que naît une sculpture». Il refuse d'en dire plus, de peur de perdre cet instinct précieux, cette magie dont il ne veut trop sa-

voir le secret. Il rappelle à cet égard la triste histoire d'un grand musicien français qui, un jour, a suamment confié à un proche : «I've lost it».

Flynn n'est pas vieux. Mais ça fait longtemps qu'il est jeune ! Comme Séguin et Rivard, il entame sa troisième décennie de création. Avec *Octobre*, au milieu des années 70, au milieu aussi d'une joyeuse anarchie qu'il souhaite parfois retrouver, il a connu un grand succès. Pas seulement dans les cafés étudiants enfumés. Sur les grandes scènes aussi. Au Saint-Denis, par exemple, devant des milliers de personnes.

Quel regard porte-t-il aujourd'hui sur son passé ? «Un regard critique, répond-il. Quand j'écoute un vieux disque d'Octobre, je n'entends que les défauts. J'avais tendance à trop en mettre, à trop figoler. L'*Autouroute des rêves* en était la quintessence. Je n'ai pas du tout l'impression d'avoir donné le meilleur de moi-même à cette époque. Je crois sincèrement que le meilleur est à venir. Je commence à savoir écrire une chanson. J'apprends le dépouillement, la simplicité», dit-il. Il cite à cet égard sa chanson *En cavale*, une «ballade du début à la fin, chose que je ne savais pas faire avant».

À la dissolution d'Octobre, peu après l'album *Clandestin* en 1982, Flynn a un peu sombré. Pas tout à fait. Il a quand même écrit *Prince-Arthur* pour Louise Forestier, accompagné Plume et Gerry dans de gigantesques virées. Mais les temps étaient durs. Le spleen post-référendaire était particulièrement cruel pour les chanteurs québécois. «Je n'oublierai jamais ce jour d'hiver où j'ai pris l'autobus Voyageur avec mon piano électrique sous le bras pour aller jouer en Abitibi», se rappelle-t-il.

*Jardins de Babylone*, l'album qu'il a lancé l'automne dernier. Douze chansons, soigneusement écrites en alexandrins.

En studio, il a connu une fois de plus tous les problèmes qu'un chanteur peut connaître. «J'ai dû enregistrer les voix dans ma chambre à coucher avec une console, dans les cantons de l'Est», dit-il. On le dit perfectionniste.

Depuis un an, il tourne dans sa cage. Si Michel Rivard, bien au chaud dans son confort familial, a le goût de l'eau, Flynn, lui, a le goût de «voir du monde».

«J'ai envie de voir du monde. Je suis nostalgique de cette époque de convivialité, des gangs d'amis. C'est pourquoi il retrouvera son public au Club Soda, à compter du 18 mars. Pour la première fois, il s'est adjoint un metteur en scène, Claude Poissant (un vieux ami) pour l'aider, dit-il, à réconcilier l'intensité poétique qu'il recherche et le goût de la fête».

**ORCHESTRE BAROQUE DE MONTRÉAL**  
JOEL THIFFAULT - DIRECTEUR ARTISTIQUE

**CONCERT FRANÇAIS**  
LULLY, CHARPENTIER, RAMEAU, REBEL  
14 Mars, 20h — Église Saint-Viateur d'Outremont  
(Laurier, près Côte Sainte-Catherine)

**Billets: 20\$, adultes / 14\$, étudiants, âge d'or**  
Disponibles le soir du concert à la porte, ou  
**RÉSERVEZ en appelant 388-2445**

Ministère des affaires culturelles du Québec  
Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal  
Emploi et Immigration Canada

**Musique ENTÊTE**  
LE CALENDRIER DES ÉVÉNEMENTS MUSICAUX À VENIR

**MARS**

**16** LA PHILHARMONIE DES VENTS DU QUÉBEC  
Direction artistique: Alain Cazes  
MUSIQUE DES AMÉRIQUES  
Soliste invité: Phillip Smith, trompette solo du New York Philharmonic  
Théâtre Maisonneuve, Place des Arts, lundi 16 mars, 20h00  
Rens.: 274-5125/842-2112 Billets: 20\$ - 10\$ aînés, étud. et groupes (TPS incl.)

**22** STUDIO DE MUSIQUE ANCIENNE DE MONTRÉAL  
L'Europe franco-flamande  
Grande polyphonie de la Renaissance  
Oeuvres de de Silva, des Prés, Gombert, Mouton, de Lassus et Sweelinck  
avec le chœur du Studio a capella sous la direction de C. Jackson  
Église Notre-Dame-du-Très-Saint-Sacrement  
500 Est, rue du Mont-Royal (métro Mont-Royal)  
Dimanche 22 mars à 20h00  
Billets: 20\$/14\$ (ét./65+), places non-num. Info/rés.: 843-4007  
Ce concert est une présentation de: Les Arts du Maurier

**25** SMCQ - MUSIQUES SACRÉES  
sous la direction de Walter Boudreau  
Oeuvres de Morcel, Arseneault, Brégent, Lesage, Boudreau/Duguay  
Église St-Jean-Baptiste (coin Rachel et Henri-Julien), mercredi 25 mars à 20h00  
Rés. et inf.: 843-9305 Billets: 20\$/12\$ étud. et aînés

**25** SCAQ LIBITUM  
La SCAQ et la Maison de la culture Frontenac présentent six musiciens de tendances diverses dans trois concerts de musiques improvisées... et imprévisibles!! Avec Tim Brady, Lyle Ellis, Helmut Lipaky, Kathy Kennedy, Claude Shryer et Pierre Tanguay.  
Maison de la culture Frontenac, 2550 Est, Ontario, les 25, 27 et 29 mars, 20h00  
Information: 848-1053

**30** PRO MUSICA, SERIE ÉMERAUDE  
QUATUOR TAKACS DE HONGRIE  
Oeuvres de Haydn, Bartok et Schubert  
Théâtre Maisonneuve, Place des Arts, lundi 30 mars à 20h00  
Pro Musica: 845-0532 et Place des Arts 842-2112  
Billets: 17\$ - 13\$ - 8\$ étud. (TPS en sus)

Association des organismes musicaux du Québec  
EN COLLABORATION AVEC  
**LE DEVOIR**  
ET  
COOPÉRATIVE "LES NUAGES"

## ROCK Les rimes et les bleus du Capitaine Nô

**Capitaine Nô**  
Cocoman  
Les disques Réso  
Sylvain Cormier

LE LENDEMAIN du lancement de *Cocoman*, son quatrième album en vingt ans de tribulations sur toutes les mers de la belle province, le Capitaine Nô me rejoint à la maison, et s'enquiert de mes impressions : « Astu eu le temps de l'écouter un peu, mon disque ? » Il y a pourtant une équipe de promotion qui s'occupe de l'album, à laquelle incomberait ce type de suivi, mais le vieux loup de mer a toujours mené sa barque en navigateur solitaire, et il ne sait pas déléguer. Il n'a jamais su. Ce qu'il sait fort bien, par contre, après avoir passé les six dernières années à la roue des Productions CAP, l'agence de spectacles que Pierre Leith (le nom que reprend le Capitaine quand il jette l'ancre) a mis sur pied quand il s'est lassé de voir le ryth'n blues francophone de son alter ego errer dans l'océan techno-anglophile du milieu des années 80, c'est qu'il n'y a rien de tel que la sollicitation directe et le contact personnel. « Je t'appelle parce qu'on a jamais le temps de se parler dans les lancements. » Comme vous avez raison, mon Capitaine (quand je m'adresse au Cap-

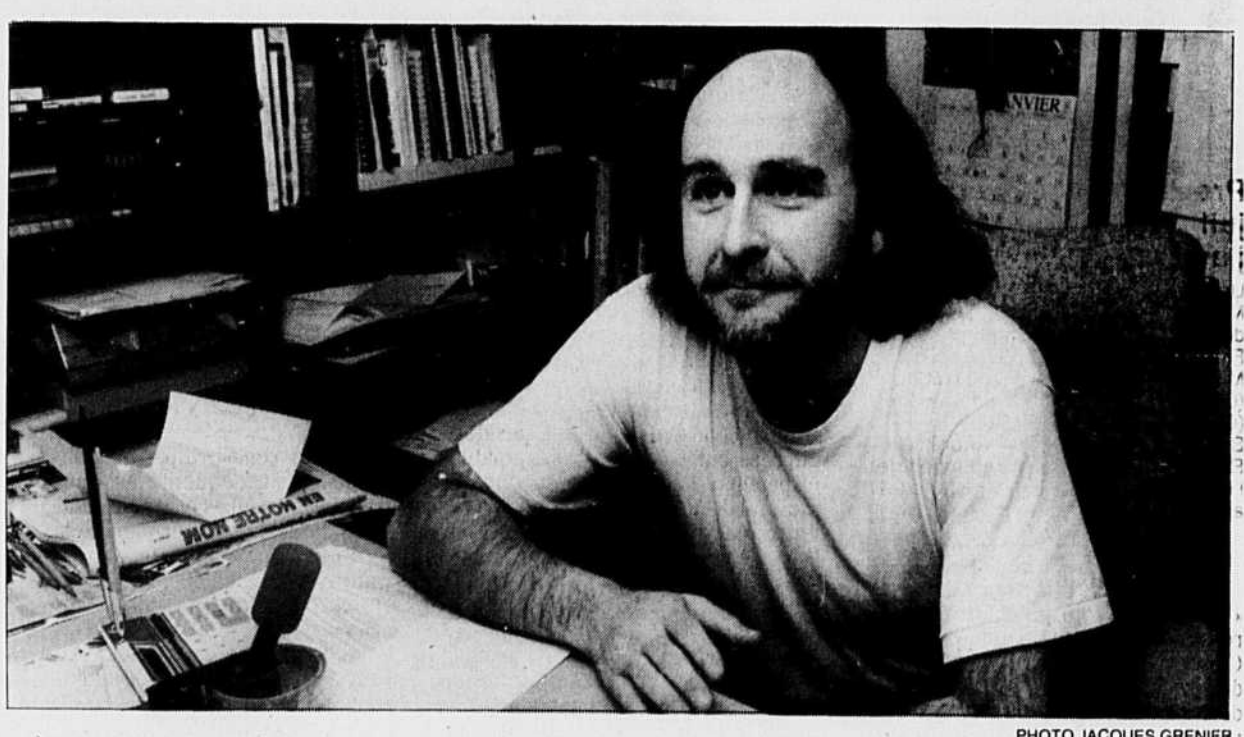


PHOTO JACQUES GRENIER

Le Capitaine Nô  
taine, c'est plus fort que moi, je me prends pour un de ses matelots). Les lancements, ça se passe toujours en surface, mon Capitaine, et je sais

combien vous aimez fendre les flots...

Le Capitaine Nô est un *Ioner*, le *self-made man* proverbial, un véritable homme-orchestre qui n'a jamais été mieux servi que par lui-même. À preuve, son nouvel album n'est pas subventionné par l'état (Musicaction), mais bel et bien commandité par l'industrie privée (deux magasins d'instruments de musique et un photographe). Et il paraît sur l'étiquette indépendante créée pour l'occasion par son fidèle lieutenant Guy Rhéaume, celui-là même qui avait réalisé l'inoubliable *Capitaine Nô* en 1975 (l'album des principaux succès : *Baloney*, *André*, *Personne ne m'aime*). Le credo du Capitaine est simple : pas d'attaches, ni de concessions, mais beaucoup de bouche à oreille.

« Et puis, comment t'aimes ça, *Cocoman* ? », continue l'homme à la tête d'oeuf (d'où le titre de l'album) au bout de la ligne. Énormément, mon Capitaine, j'aime énormément. Sauf vot' respect, je me serais passé de la dernière plage, vous savez, celle qui ressemble à *Riot In Cell Block no.9* de Leiber et Stoller et qui, entre vous et moi, mon Capitaine, sent un peu le remplissage (Y se passe de quoi). Mais, à part celle-là, je suis ravi. Vous savez à quel point je suis friand de ces cuivres qui pé-

taradent de bout en bout, mon Capitaine, surtout dans la chanson-titre et *Dans l'bas d'la ville*, à quel point j'apprécie votre jeu à l'harmonica dans *Tout un vendredi*. Je vous ai déjà dit tout le plaisir que j'éprouvais à entendre tous ces *patterns* classiques de blues et de ryth'n blues que vous utilisez pour donner du corps et du swing à votre inimitable discours, et vous savez qu'il n'y a personne d'autre au Québec qui me donne tout ça. Si seulement les radios vous jouaient, mon Capitaine...

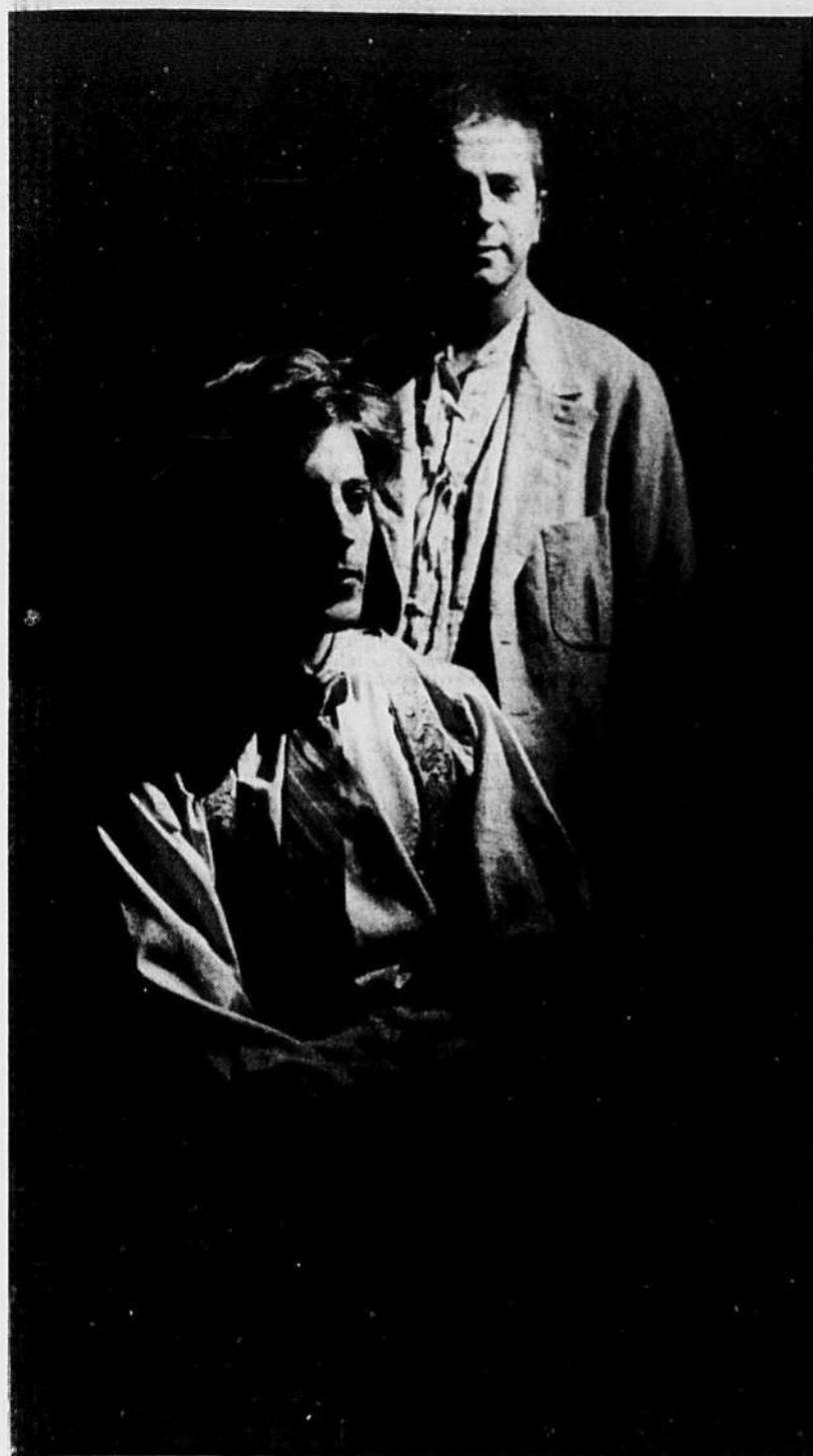
Évidemment, le Capitaine Nô a enregistré l'album avant et ne s'est posé de questions qu'après. Avec un je-m'en-foutisme qui force l'admiration. Ce n'est certainement pas lui qui aurait songé au potentiel commercial de sa musique ou à se conformer aux étroits créneaux des radios. Advenne que pourra, si jamais CKOI ou CHOM font tourner *Cocoman* — on peut bien rêver — tant mieux, on en déduira qu'ils ont vu la lumière, et tout le Québec en sera illuminé. Sinon, tant pis, on se contentera des radios communautaires, largement acquises au Capitaine (trois semaines avant le lancement officiel, CISM, la radio étudiante de l'UdeM, avait déjà déniché une copie de l'album et diffusait *Dur à avaler*, un blues cuit à feu doux dans la tradition chère au Roy Buchanan et aux Lonnie Mack.

Peu importe la source, du moment que vous trouviez le moyen de découvrir (ou de renouer avec) le Capitaine Nô. En vous procurant l'album, par exemple. Il serait vraiment dommage qu'une diffusion trop limitée vous fasse passer à côté du personnage, de son r'n à la québécoise et de sa façon totalement unique de raconter les bonheurs et les vicissitudes de la vie urbaine en les révélant sous leur angle le plus cru (et le plus drôle). En évitant les lieux communs sans cultiver la métaphore en pot, en regardant le quotidien dans les yeux et en décrivant le plus simplement possible ce qu'il y voit. Exactement comme un vieux bluesman de Chicago, mais dans la langue de chez nous. En rimes et en bleus, comme dirait le Capitaine.

**L'ENSEMBLE ARION**  
Concert de musique ancienne aux instruments d'époque  
LE VENDREDI 13 ET LE SAMEDI 14 MARS 1992 À 20 H  
**LES FORMES DE L'AMOUR**  
Avec ODETTE BEAUPRÉ, mezzo-soprano et L'ENSEMBLE ARION dans un concert de cantates signées Vivaldi, Haendel et Bach  
Soirée animée par Edgar Fruitier  
UN SIÈGE RÉSERVÉ POUR SEULEMENT 38 \$ (ÉTUDIANT-E ET AÎNÉ-E : 12 \$)  
À la salle Redpath de l'Université McGill  
3461, rue McTavish (métro Peel)  
355-1825  
LE DEVOIR  
Les Arts du Maurier Ltée

théâtre de marionnette  
**JULES TEMPÊTE**  
de Cécile Gagnon  
une production du THÉÂTRE DE L'OEIL  
Du 26 février au 22 mars 1992  
Samedi et dimanche à 15h  
255, rue Ontario Est  
métro Berri-UQAM  
Réservations: 288-7211  
pour les 5 à 12 ans

**THÉÂTRE**



David La Haye et René Gagnon.

PHOTO LES PAPAARAZI

## Entre six heures et sept heures

**Provincetown Playhouse, juillet 1919, j'avais 19 ans**

Une pièce de Normand Chaurette. Mise en scène d'Alice Ronfard. Décor de Stéphane Roy. Costumes de François Barbeau. Éclairages de Michel Beaulieu. Avec René Gagnon (Charles Charles 38), David La Haye (Charles Charles 19), Robert Brûllette (Winslow) et André Robitaille (Alvan). Une production de l'Espace Go, à l'affiche jusqu'au 11 avril.

Robert Lévesque

« AU SIXIÈME tableau, le public a ressenti le besoin d'une intrigue... C'est le personnage de l'auteur qui le dit... au sixième tableau de la pièce de Normand Chaurette. Un auteur pris d'angoisse : « Est-ce qu'ils vont s'apercevoir que le théâtre est de moins en moins accessible ? » On va se rendre compte peu à peu qu'il s'agit d'un auteur, Charles Charles, qui se rejoue sa pièce, régulièrement depuis 19 ans, dans une clinique de Chicago, depuis qu'il l'a écrite, jouée et fait créer, nous dit-il, ce 19 juillet 1919 à l'étage d'une poissonnerie de Provincetown... avec deux garçons d'éclatante jeunesse, de beauté, Winslow, Alvan... lui et eux « trois garçons aux cheveux blancs tous juste bôhs à être beaux ».

« Ces deux garçons qui joueront sa pièce : l'un est son amant, l'autre un ami. Il les a surpris, deux heures plus tôt le jour-là de juillet 1919, rentrant de la plage, entre 6 heures et 7 heures du soir, avant la représentation, endormis l'un près de l'autre, et leurs sourires, des complices dans le sommeil... dans une beauté insoutenable sans lui, « une tendresse qui m'a fait plus mal que si j'avais vu autre chose ».

« Sa pièce, qu'on répète depuis trois semaines, nous raconte-t-il, qui sera jouée tout à l'heure, devant monsieur Eugène O'Neill, monsieur Stanislawski, et le perruquier Lee Strassberg, se rappelle-t-il 19 ans plus tard, ils étaient là assis dans la salle, dans les odeurs de poisson frais, dans l'été, c'était sa fête, il avait 19 ans ce soir de pleine lune et d'air d'harmonie; Charles Charles a maintenant 38 ans et « dès le premier coup d'oeil, on sait qu'il est fou », il le dit lui-même qu'il est fou, dans cette clinique de Chicago, depuis le procès. Mais lui seul sait s'il l'est vraiment... fou, auteur, acteur, assassin ».

« Je vois qu'à nouveau, au soir venu, devant un public imaginaire, il se rappelle la création de cette pièce, son amant Winslow qui dormait avec Alvan, vers six heures, cet enfant qu'il a rencontré ensuite sur la plage entre six heures et sept heures, qui l'a suivi, puis les trois coups; il va la rejouer sa pièce comme à chaque soir, elle portait sur l'Immolation de la beauté, elle ne serait jouée qu'une seule fois, il venait de la décider; et à la fin, de 19 coups de couteaux, au 19e tableau, le 19 juillet 1919, à 19 ans, coup de théâtre, les deux garçons (son amant qui l'avait trompé !) ont à tuer un enfant enfermé dans un

sac : c'était, croyaient Alvan et Winslow, de la ouate et une poche de sang de cochon... c'était l'Immolation de la beauté.

Le juge lui a demandé, se rappelle l'auteur angoissé, dans sa clinique de Chicago : « le saviez-vous qu'il y avait un enfant dans le sac ? » À 38 ans, l'auteur ne sait même plus... s'il savait... dans la folie où il s'est réfugié pour éviter la mort (les deux garçons ont été reconnus coupables et pendus), l'auteur, à 38 ans, 19 ans plus tard, dans sa clinique de Chicago, est condamné par sa conscience à revivre chaque soir ce soir de ses 19 ans. À tous les soirs, saluer, une fois... deux fois. Seul.

La pièce de Normand Chaurette, créée en septembre 1982, est un chef-d'oeuvre. Un des rares de la dramaturgie québécoise. Arquée entre une enquête policière et un théâtre introspectif, avec des accents à la Henry James et des structures de polar mental, cette pièce est l'un des plus habiles chassé-croisé imaginaires (la pièce se passe dans la tête de l'auteur) du théâtre contemporain. Une pièce géniale, assez difficile à rendre, mais la plus solide des pièces réputées injouables de Chaurette, ce plus littéraire des dramaturges montréalais.

Remontant aux sources du théâtre expiatoire, où un auteur se livre nu dans une action qui surgit vers sa lumière, sa vérité, la confession d'un crime, cette pièce de Chaurette est aussi une exceptionnelle variation sur le théâtre lui-même, ce perpétuel recommencement, la rituelle répétition.

Entre les mains d'Alice Ronfard, ce troisième Provincetown que l'on peut voir à Montréal en 10 ans est à la fois impressionnant, minutieux, léché, fort bien joué par René Gagnon et David La Haye (les deux auteurs, à 38 ans et à 19 ans), on y a appuie plus qu'auparavant l'humour sous-jacent à tout cela (les mames du théâtre), mais j'avoue que l'ensemble laisse un peu perplexe, que rien ne lève vraiment et que tout reste de glace. C'est qu'il manque d'un élément qui est essentiel dans ce théâtre-délire de Chaurette, le « trouble » de toute cette plongée, une furie sauvage, et le désir sexuel du personnage qui est ici pratiquement absent de la représentation.

Avec de fascinants jeux de miroirs (qui donnent de très belles images), la mise en scène garde la pièce à l'intérieur d'une approche froide, placée, habile, plus impressionnante que touchante, plus sèche que forte. Paradoxalement, à la fin, lorsque les deux Charles se confrontent, à 19 ans de distance, on installe dans le jeu trop de pathétisme, du tragique un peu vite venu, et pas assez de nuance.

Mais il demeure que le spectacle d'Alice Ronfard, avec une telle pièce, un texte si brillant, avec un René Gagnon revenu au mieux de sa forme, est le meilleur rendez-vous de théâtre à Montréal depuis le *Godot* de Brassard, la garantie d'une expérience théâtrale forte et fascinante, la production la plus remarquable de l'Espace Go ces récentes saisons.

## Luc Picard et le pacte romantique

*Traces d'étoiles*, de Cindy Lou Johnson, au Quat'Sous

Gilbert David

LA FICHE DESCRIPTIVE que me fait parvenir son agent mentionne que Luc Picard est né le 24 septembre 1961, qu'il mesure 5 pieds 10 pouces, qu'il pèse 155 livres, qu'il a les cheveux bruns et les yeux couleur noisette... Mais, cette fiche ne peut pas dire que ce comédien, maintenant dans la jeune trentaine, a ce qu'on appelle de la présence, une aura romantique faite d'un mélange unique de fougue et de fragilité intérieure, de gravité et d'abandon.

Dans le métier depuis à peine quatre ans, Luc Picard n'a pas tardé à se faire remarquer pour l'intensité inquiète de son jeu et le mordant de son verbe bien timbré. On a pu le voir en 1988 dans le rôle de Raphaël d'*Un bal nommé Balzac*, une production du Groupe de la Veillée qui a été présentée tant à Montréal qu'en France et en Belgique. L'année suivante, il participe à la création de *J'écrirai bientôt une pièce sur les nègres*... de Jean-François Caron, et il joue Lammermeir dans *L'Éveil du printemps*, deux productions du Théâtre de Quat'Sous. Au théâtre, il a été dirigé ces dernières années par Claude Poissant, Téo Spychalski, Françoise Faucher, René Richard Cyr, Denys Arcand, Brigitte Haentjens et Fernand Rainville. En début de saison, il défendait avec une passion douloureuse le personnage trouble d'Ernst, imaginé par Wajdi Mouawad pour *Partie de cache-cache entre deux Tchecoslovaques au début du siècle*, dans une mise en scène de Jean-Frédéric Messier.

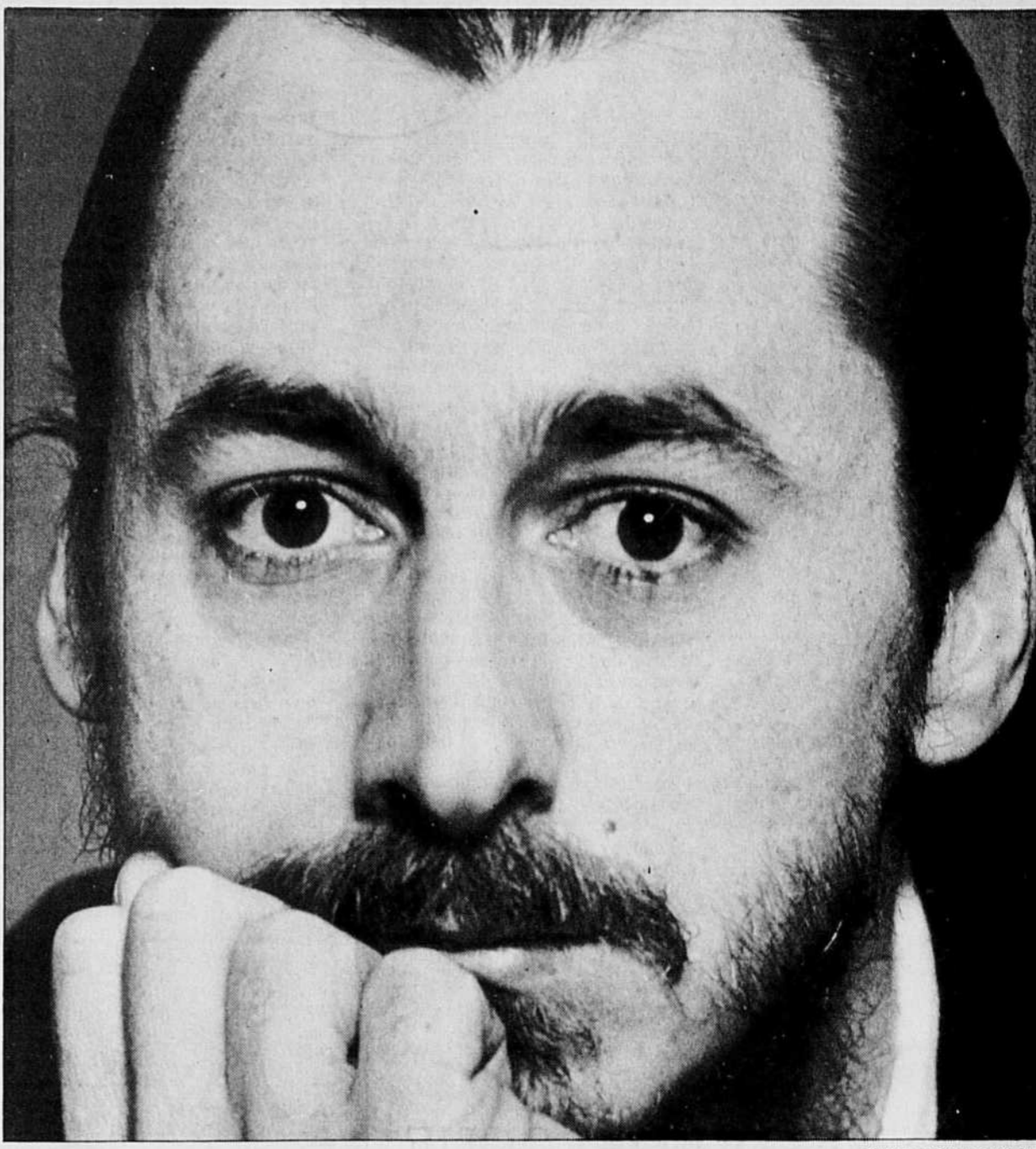
Au cinéma, Luc Picard a déjà tourné dans près de 10 films. Il vient d'ailleurs de se mériter le prix Luce-Guilbeault du meilleur espoir d'interprétation, décerné lors des récents Rendez-vous du cinéma québécois, pour son rôle dans *Les Sauf-Conduits* de Manon Briand. Dans l'immédiat, le comédien s'apprête à donner la réplique à Sylvie Drapeau dans la prochaine production du Quat'Sous qui prend l'affiche mardi prochain : *Traces d'étoiles*, un drame psychologique de l'Américaine Cindy Lou Johnson que dirige Pierre Bernard, le directeur artistique du petit théâtre de l'avenue des Pins, qui a ainsi bien su s'entourer pour faire ses premières armes en mise en scène.

Bien qu'il ait été attiré très jeune par la carrière d'acteur, Luc Picard ne s'est décidé que sur le tard à entreprendre des démarches concrètes pour réaliser son rêve d'adolescent. « J'ignorais tout du chemin à prendre pour faire le métier de comédien. » Ses 10 premières années, il les vit à Lachine. Cadet d'une famille de quatre garçons, il se souvient de juvéniles escarmouches avec ses vis-à-vis anglophones dans cette ville à vocation industrielle. Puis, la famille s'installe à Laval, « entre trois centres d'achats, au royaume des tondeuses à gazon », raille-t-il. Dans les années 70, il fréquente assidûment les salles obscures et il fait la découverte du cinéma américain de la génération des Pacino, De Niro, Hoffman... « J'ai bien dû voir *Le Parrain* 20 fois. *The Graduate* m'a beaucoup touché, de même que *A Dog Day Afternoon*. » Il constate aujourd'hui qu'il a ignoré complètement le cinéma français contemporain et que ses connaissances en littérature et en théâtre étaient alors nulles. « Je suis la preuve vivante d'une aberration collective. En 21 ans d'études, je n'ai pas lu un seul roman. Même quand il y en avait un à l'étude, il y avait toujours moyen de s'en sortir... »

Après un DEC en sciences humaines, il s'inscrit d'abord en criminologie, puis il s'oriente vers un bac en administration à l'UQAM, qu'il complète en 1984. Trois mois à l'emploi d'une PME le convainquent qu'il n'est pas fait pour ce genre d'occupation. Il a 23 ans, et son « rêve pas réaliste » de devenir acteur le relance : « Je me suis finalement décidé à prendre des cours privés auprès de Sita Riddez qui m'a préparé à une audition pour le concours d'entrée au Conservatoire. » Il est alors sélectionné par l'institution de formation et il se retrouve en septembre 1984 au sein d'un groupe d'apprentis-comédiens qui l'épaulé tout au long de son apprentissage et où se sont façonnées des amitiés durables. Il complète sa formation de trois années en jouant, en tant que finissant, le personnage du peintre Jean-Paul Mousseau dans *Signer*, la pièce d'Anne Legault sur le groupe des signataires de *Refus global*.

Comment a-t-il vécu ensuite son passage à la dure réalité qui attend le comédien débutant en quête de rôles ? « J'ai eu de la chance... Françoise Faucher m'a tout de suite donné un petit rôle dans *Elvire Jouvet 40*, un spectacle qui a connu une très bonne diffusion. Mais, je ne m'attendais pas à avoir de la difficulté à payer mon loyer, même en jouant dans trois productions théâtrales en moyenne par année. Pour tant, je n'arrive pas à me motiver pour décrocher des jobs alimentaires, du côté par exemple de la publicité. C'est peut-être après tout de l'orgueil mal placé... Je vis de peu, je renonce à m'acheter des vêtements neufs... »

Des conditions de vie pas toujours faciles ne l'ont pas découragé, tout en le renforçant dans sa conviction de vivre à une époque qui considère l'idéalisme comme une manifestation de naïveté. « L'état des choses dans notre société me préoccupe. J'ai été marqué par la célébration des besoins collectifs au Québec à la fin des années 70. L'aveu d'une appartenance, le fait de se reconnaître comme société un but commun, tout ça a été oublié durant les années 80. J'ai l'impression de vivre dans un monde qui a oublié de rêver, blasé et cynique. Le Québec a le taux de suicide le plus élevé au monde pour la tranche des 15-20 ans... Alors, qu'on pense que les jeunes ont tout, j'ai l'impression qu'ils sont victimes du manque de foi qu'a notre société en l'avenir. Malgré tout, je continue de mettre ma confiance dans l'humanité, dans sa capacité à dépasser



Luc Picard

PHOTO JACQUES NADEAU

ment. » L'argument de départ de *Traces d'étoiles*, la pièce qu'il se prépare à jouer, paraît à première vue être de nature à relayer ses perceptions de l'état comateux dans lequel se retrouvent tant et tant d'âmes écorchées par la société post-industrielle. Cette comédie dramatique le mettra en effet en présence d'une femme en fuite qui a quitté l'Arizona en plein milieu de son mariage et qui a roulé sans s'arrêter pour aboutir à la cabine qu'habite en Alaska un certain Harry, un cuisinier qui travaille par bourrées de sept semaines sur une plate-forme de forage. « C'est un personnage paradoxal, comme je les

aime. Harry ne veut plus rien savoir de personne et, en même temps, il manifeste la sensibilité extrême de quelqu'un qui a une tendance à trop aimer. C'est un conte moderne, à la fois romantique et existentialiste, qui montre deux êtres perdus, privés de références à la vie. Et, la confrontation des deux personnages se débouche pas sur une solution miracle, mais bien sur le sentiment d'une issue possible. C'est en cela que réside l'espoir ici : les choses sont possibles à condition d'accepter qu'elles puissent l'être. Il me semble qu'en tant que contemporains de personnages comme Harry, nous en sommes tous là : à l'impossible on est tous tenus, »

ment. » L'argument de départ de *Traces d'étoiles*, la pièce qu'il se prépare à jouer, paraît à première vue être de nature à relayer ses perceptions de l'état comateux dans lequel se retrouvent tant et tant d'âmes écorchées par la société post-industrielle. Cette comédie dramatique le mettra en effet en présence d'une femme en fuite qui a quitté l'Arizona en plein milieu de son mariage et qui a roulé sans s'arrêter pour aboutir à la cabine qu'habite en Alaska un certain Harry, un cuisinier qui travaille par bourrées de sept semaines sur une plate-forme de forage. « C'est un personnage paradoxal, comme je les

**Ballets Canadiens**  
LAWRENCE RHODES, DIRECTEUR ARTISTIQUE

# QUATRE

oeuvres mémorables

3 SOIRÉES INOUBLIABLES

VALE FANTASIE • BALANCHINE • GLINKA  
JARDIN AUX LILAS • TUDOR • CHAUSSON  
GALA PERFORMANCE • TUDOR • PROKOFIEV

ET UNE NOUVELLE OEUVRE  
DE MARK MORRIS

20, 21 ET 26 MARS 1992 20 HEURES

Salle Wilfrid-Pelletier  
Place des Arts

**R E S E R V A T I O N S**

ADMISSION 522-1245 ou 1-800-361-4595 • Place des Arts 514 842-2112  
ou à tous les comptoirs ADMISSION  
Redevance de 1 \$ sur tout billet de plus de 10 \$. Frais de service.  
Billets à partir de 16,80 \$ (T.P.S. incluse) • 33 % de réduction pour étudiants et 3e âge.

**Bull** Fédération des caisses populaires Desjardins de Montréal et de l'Ouest-du-Québec **NON SPECTAXES!**

## ENCORE MEILLEUR LA DEUXIÈME FOIS.

### NE TARDEZ PAS.

**THE PHANTOM OF THE OPERA**  
REPRISE POUR UN TEMPS LIMITÉ!  
À PARTIR DU 16 DÉC. 1992!

**Théâtre Maisonneuve,**  
Place des Arts, Montréal

(514) 790-2222

Billets en vente également au guichet de la Place des Arts et aux guichets TicketMaster (situés dans certains magasins de La Baie)

Groupes (20 personnes minimum) téléphonez : (514) 874-9153 au Québec (416) 925-7466 en dehors du Québec

Version originale! En anglais avec des surtitres en français.

**DANSE**

**MARK MORRIS**

Entre le néo-classique et la nouvelle danse

Mathieu Albert

MARK MORRIS n'avait pas grand-chose à dire. Exception faite des banalités d'usage qui forment le batin des entrevues de promotion, il n'avait rien de particulier à raconter ni sur la pièce qu'il vient de créer pour les Grands Ballets canadiens (GBC), ni sur la danse en général. J'ignore si c'est parce que nous n'étions pas sur la même longueur d'onde ou parce que Mark Morris préfère éviter les questions des journalistes, mais chacune de mes tentatives pour faire démarrer la conversation est invariablement tombée à plat.

En bon Américain qui a réussi sa carrière, Mark Morris s'est contenté durant toute l'entrevue de ne pas faire de vague et de se comporter en garçon gentil, agréable et charmant. Les quarante minutes que nous avons passées ensemble lui ont à peine suffi pour dire combien il était content d'être à Montréal, qu'il était heureux de travailler avec les GBC, et à quel point il aime son métier de chorégraphe.

Lorsque je lui ai demandé pourquoi il avait accepté la proposition de venir faire une pièce ici, la meilleure réponse qu'il a trouvée fut de dire que Larry Rhodes, le directeur de la compagnie, est une vieille connaissance (il a étudié avec lui à New York), et que les danseurs des GBC lui ont plu lorsqu'il les a vus la première fois il y a quelques mois. L'explication est fort sympathique, et même flatteuse pour les danseurs des GBC, mais un peu limitée sur le plan de l'argumentation et des motifs qui peuvent inciter un chorégraphe à créer une nouvelle pièce.

Toutefois, même si Mark Morris,



Anik Bissonnette et Louis Robitaille dans *Jardin des lilas*.

PHOTO DAVID COOPER

chorégraphe est un manufacturier de la danse, une chaîne de montage à lui tout seul, un obsédé du travail : « J'ai déjà créé jusqu'à neuf pièces dans une même année, dit-il, et il m'arrive parfois de réaliser deux ou trois ballets en même temps. J'aime le changement, j'aime faire de nouvelles oeuvres, j'aime voir des choses inédites. »

Devant une production aussi abondante, d'autres chorégraphes se seraient interrogés sur les dangers de la répétition, ou encore sur la qualité du discours et de la charge émotionnelle investis à l'intérieur de leurs oeuvres. Mark Morris, lui, ne se pose pas ce genre de question ; son amour du métier ne lui laisse pas le temps d'envisager le problème de la redondance et de l'usure des procédés : « Je n'ai pas peur de me répéter, dit-il. Je fais ce que j'aime sans me préoccuper de ce que j'ai réalisé auparavant. S'il peut y avoir des mouvements que j'utilise plus souvent que d'autres, c'est simplement parce que ce sont eux que je préfère, mais ça ne représente pas un problème pour moi. En fait, je ne crois pas que je me répète. J'essaie plutôt de me surprendre constamment. »

La pièce qu'il a créée pour les GBC, et qui sera présentée à la salle Wilfrid-Pelletier les 20, 21 et 26 mars, porte le nom de *Paukensschlag*, un titre qui signifie « coup de timbale » en allemand. La chorégraphie, « d'inspiration néo-classique », dit-il, a été conçue pour 15 danseurs et sera interprétée sur la *Symphonie no. 34 en sol majeur* de Haydn (la *Symphonie Surprise*).

Le programme comprend également deux pièces du chorégraphe britannique Antony Tudor, *Jardin aux lilas* et *Gala Performance*, respectivement créée à Londres en 1936 et en 1938, ainsi qu'un court ballet de Balanchine intitulé *Valse fantaisie*, réalisée en 1967 à l'époque où Myster B. dirigeait le New York City Ballet.

*Jardin aux lilas* et *Valse fantaisie* sont présentées en reprise, tandis que *Gala Performance* constitue une nouvelle acquisition au répertoire des GBC.

comme plusieurs de ses collègues américains, éprouve du mal à exprimer une réflexion cohérente et originale sur son art, n'allez pas croire pour autant qu'il s'agit d'un artiste fabriqué ou d'un vulgaire bricoleur de gestes. À New York, où il a mis sur pied sa compagnie en 1980, Mark Morris est célébré comme une vedette. Une partie du public se pros-

terne devant lui, et son style, qui oscille entre le ballet néo-classique et la nouvelle danse, est perçu comme un prolongement réinventé des formes élaborées par Balanchine. On le salue pour la musicalité de ses oeuvres, leur caractère flamboyant, et la rigueur de leur construction formelle.

Mark Morris est également un chorégraphe d'une surprenante prolificité. En 12 ans de carrière, dont deux passés en résidence au Théâtre royal de la Monnaie à Bruxelles (l'ancien fief de Béjard), il a déjà inscrit une soixantaine de titres au répertoire de sa compagnie, ainsi qu'à celui du Joffrey Ballet, du Boston Ballet, de l'American Ballet Theatre et de l'Opéra de Paris. Le



Mark Morris

PHOTO FRANCINE GAGNON

**DANSE PARTOUT**

Directeur artistique **LUC TREMBLAY** Prix d'excellence 1991 Ville de Québec

14 mars 1992 20 heures Québec

17-18-19-20-21 mars 1992 20 heures Montréal

**L'AGORA DE LA DANSE**  
840, CHERRIER EST  
METRO SHERBROOKE (514) 525-1500

BILLETTS EN VENTE DANS LE RESEAU Billetech

Commandes téléphoniques: 670-9011

**SRC** **LE DEVOIR**

**SYLVIE DRAPEAU et LUC PICARD**

*traces d'étoiles*  
de Cindy Lou Johnson  
traduction Maryse Warda, mise en scène Pierre Bernard

avec les concepteurs Michel Beaulieu, Mérédith Caron, Daniel Castonguay, Roxanne Henry et Catherine Gadouas

du 16 MARS au 11 AVRIL 1992  
mardi à samedi 20h00, dimanche 15h00

**THÉÂTRE DE QUAT'SOUS**  
100 AVE. DES PINS EST  
Réservations: 845-7277

EN VENTE CHEZ ADMISSON (514) 522-1245

**PIERRE FLYNN**

18-19-20-21 MARS 92 CLUB SODA

SUPPLÉMENTAIRES VEN. 27 ET SAM. 28 MARS MAINTENANT EN VENTE

MER/JEU 17.50\$  
VEN/SAM 20.50\$  
+ TAXE ET FRAIS DE SERVICE

BILLETTS EN VENTE AU CLUB SODA: 270-7848  
ET ADMISSION. RÉSERVATIONS: 522-1245

**LE DEVOIR**  
**CKOI** 96.9 FM

**POUR LA SURVIE DES ARTS DE LA SCÈNE AU QUÉBEC**

LES ARTISTES DISENT

**NON AUX SPECTAXES!**

VOUS AUSSI, DITES NON AUX SPECTAXES EN SIGNANT LA PÉTITION DANS LES BILLETTERIES ET LES SALLES DE SPECTACLE. EXIGEZ L'EXEMPTION TOTALE DES TAXES SUR LE SPECTACLE.

POUR L'ACCÈS À VOTRE VIE CULTURELLE!

LA COALITION QUÉBÉCOISE DES ARTS DE LA SCÈNE  
ADISQ, RIDEAU, OSM, UDA, GUILDE DES MUSICIENS, SOCAN, SPACO, OPÉRA DE MONTRÉAL, GRANDS BALLETS CANADIENS, ASSOCIATION DES ORGANISMES MUSICAUX DU QUÉBEC, REGROUPEMENT DES PROFESSIONNELS DE LA DANSE DU QUÉBEC, ASSOCIATION DES PRODUCTEURS DE THÉÂTRE PROFESSIONNEL.

**IPHIGÉNIE**  
RACINE / ANDRÉ BRASSARD

LA PASSION DE LA GUERRE À VOIR!

Néfertari Bélizaire • Marie-Aimée Cadet  
François Cormier • Nathalie Gascon  
Marcel Girard • Robert Lalonde  
Yolande Michaud • François Papineau  
Denis Roy • Yves Soutière  
Marthe Turgeon

DU 10 MARS AU 9 AVRIL

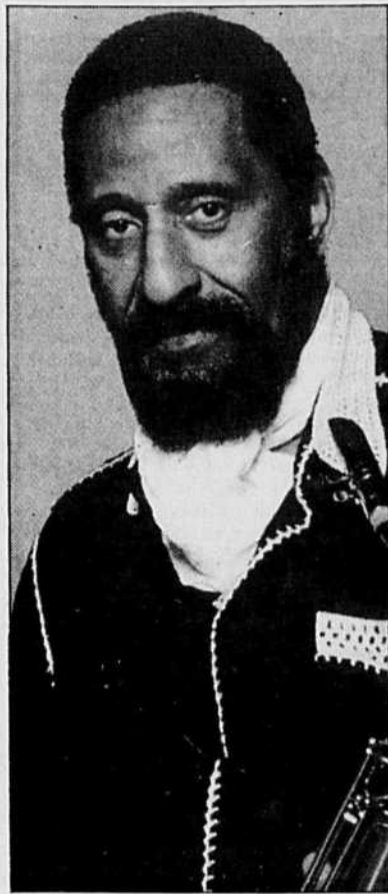
4353, rue Sainte-Catherine Est, Montréal. Les billets de la NCT sont aussi disponibles aux guichets du Théâtre d'aujourd'hui et de La Licorne.

**NCT** la nouvelle compagnie théâtrale **253-8974**  
salle Denise-Pelletier

**JAZZ**

# Respire un peu, Sonny!

Serge Truffaut



Sonny Rollins

THEODORE WALTER ROLLINS, saxophoniste américain né le 7 septembre 1930 à New York est grand. Theodore « machin-truc » Rollins dit Sonny Rollins est physiquement grand, d'abord et avant tout. Mine de rien, son gabarit de joueur de basket-ball à quelque chose ou plutôt quelques notes à voir avec le jeu, le souffle qui est le sien.

Grosso-modo, lorsqu'on parle « saxo » on s'appuie, on se réfère aux styles fondateurs de Coleman Hawkins dit « Bean » et de Lester Young dit « Pres ». Du premier, on souligne toujours qu'il est le théorème sonore de la pesanteur, de l'amplitude, du souffle ou l'aspérité, donc le relief, tient lieu de mot d'ordre.

Du second, qu'on a trop souvent, et à tort, confronté au premier, il faut rappeler qu'il est une équation musicale de la beauté, donc de la mélodie. Lester Young était un doux. Bref, depuis ce jour où l'un et l'autre se sont mis à jouer sur la place publique, il ne s'est pas passé une année sans que l'on remarque qu'un tel ou telle telle a le souffle de l'un ou de l'autre. Évidemment, d'autres que ces deux lascars, on songe à Coltrane, ont eu une influence bénéfique ou totalement insipide, on pense, cela va de soi, à Brecker.

Toujours est-il qu'on a rarement pensé le souffle, affaire de physique pure, par rapport justement au physique du pied-nickelé qui fabrique littéralement ses notes. À l'écoute du dernier album de Monsieur Rollins, *Here's To The People* sur Milestone, on a pensé un peu, beaucoup, énormément, à cela : le physique, la force physique qui projette la note. C'est pas compliqué. C'est même très simple.

On écoute le premier morceau, soit *Why Was I Born?* Rollins et ses compagnons, soit Mark Soskin au piano, Jerome Harris à la guitare électrique, Bob Cranshaw à la basse et Steve Jordan à la batterie, exposent le thème. Ça fait pas dix secondes ou dix notes que cela a été fait, l'exposition, que Rollins part. Attention, on part avec lui.

Rollins embraye un solo. C'est lourd. C'est âpre. Il joue pas de petites et gentilles notes. Il joue du gros calibre. Ça sent le béton. Il exploite toutes les possibilités, et il ne cesse

un petit repos. Enfin, on est content pour nous, car...

Car si on aime bien Rollins, on veut pas entendre uniquement du Rollins pendant plus de soixante minutes. On veut pas être écoeuré. Bref, ce *Here's To The People* est un miracle parce que Rollins a évité de justesse le gouffre de l'indigestion sonore.

Le deuxième chapitre de la présente histoire pourrait commencer ainsi : « Mais où vont-ils les chercher ? Qui ça ? Bien tous ces jeunes de 20 ans à peine qui jouent bebop comme s'ils avaient l'expérience de ces vieux pirates qui écument le monde depuis 1944.

Prenez Stephen Scott, pianiste de son état. Il nous propose une première production sous son nom, soit

*Something To Consider* sur étiquette Verve. Lui et des aussi jeunes que lui jouent *In The Beginning*. C'est bien. Puis, ils interprètent un classique de Parker, soit *Au Privave*. Et là, c'est l'étonnement. Un doux étonnement de 6 minutes et 44 secondes.

Car notre homme, le Stephen Scott, question piano il n'est pas un deux de pique. Il a du rythme. Il a surtout un grand sens du rythme. Un rythme qui rappelle Sonny Clark. Et ça les enfants, c'est pas rien. Que ce « p'tit » jeune avec son petit air de « touchez-y pas » joue des touches noires et blanches avec un rythme qui rappelle, sans copier, le touché de Sonny Clark, c'est assez renversant. Je parie tous mes Duke Ellington que de cet enfoiré, soit Stephen Scott, on va se rappeler.



Ultramar PRÉSENTE

# SALTIMBANCO

CIRQUE DU SOLEIL



**PREMIÈRE MONDIALE**  
 À COMPTER DU 23 AVRIL / VIEUX-PORT DE MONTRÉAL

BILLETTS EN VENTE DANS LES COMPTOIRS ADMISSION  
 (514) 522-1245 / 1-800-361-4595

**NON SPECTATEUR!**

PRIX SPÉCIAUX POUR GROUPES ET REPRÉSENTATIONS SCOLAIRES : (514) 522-9272

Conçu et créé par : MICHEL CRÊTE • FRANCO DRAGONE • DOMINIQUE LEMIEUX • GILLES STE-CROIX  
 ★ GILLES STE-CROIX Directeur de la création ★ FRANCO DRAGONE Mise en scène ★ DEBRA BROWN Chorégraphie ★ DOMINIQUE LEMIEUX Costumes ★ MICHEL CRÊTE Scénographie ★ LUC LAFORTUNE Éclairage ★ JONATHAN H. DEANS Son ★ RENÉ DUPÉRÉ Musique originale ★

MERCI BANQUE NATIONALE METRO CITE 1031M LE VIEUX-PORT DE MONTRÉAL EATON  
 Air Canada Notre banque nationale La Presse CKAC73AM MIX 96 VARIETY Omni

# 683%

Malgré une baisse du prix des disques compacts de musique classique, la croissance du chiffre d'affaires du Club Compact Classique a été de 683% en deux ans et demi.

Installé au deuxième étage, ce n'est guère la visibilité du club qui explique ce fait, ni la modestie des locaux, ni même le salon où certains habitués consultent les revues et discutent entre eux de musique... ou d'autres choses.

C'est plutôt du côté du triangle qualité-prix-service qu'il faut chercher les raisons de cette impressionnante croissance.

Pour le Club Compact Classique, la qualité signifie un choix de D.C., vaste certes, dans lequel on trouve, bien sûr, les interprétations considérées comme les meilleures, mais aussi celles qui ont un intérêt historique, ou qui, plus contemporaines, peuvent se révéler intéressantes pour les mélomanes curieux aux goûts et passions variés. Beaucoup s'étonnent de la richesse de la collection proposée.

Pour les prix, il suffit de dire qu'ils sont imbattables, et de loin, dans presque tous les cas.

Quant au service, l'équipe du Club Compact Classique se mobilise pour conseiller les débutants, trouver le disque recherché, faire part de ses impressions d'écoute, commander un disque absent du stock, trouver le moyen de dénicher un disque non disponible sur le marché courant, ou encore suggérer un disque à petit prix qui vaut mieux que d'autres versions plus chères.

Notre objectif est la satisfaction totale de nos clients afin qu'une fois arrivés chez eux, ils ne puissent regretter d'avoir mal ou trop acheté.

Il va de soi que ce succès revient finalement aux clients, que nous remercions de leur confiance et des conseils qu'ils ont pu nous prodiguer. Y contribuent également les membres de notre personnel qui ont, par le fruit de leur travail, pleinement rejoint nos objectifs de qualité. Améliorer sans cesse cette qualité est notre ambition.

Au fait, si vous n'avez jamais monté les escaliers du Club Compact Classique, c'est au 5173, Côte des Neiges, près de Queen Mary.

Publi-reportage

**MUSIQUE CLASSIQUE**

L'INTÉGRALE MOZART 9<sup>99</sup> PHILIPS le D.C., coffrets de 1 à 12 D.C.

CHARLES DUTOIT 10<sup>99</sup> et 14<sup>99</sup> le D.C.

LONDON TOUS LES TITRES DOMESTIQUES 12<sup>99</sup> et 16<sup>99</sup> le D.C.

ET DES CENTAINES DE TITRES EN PHILIPS 5<sup>99</sup> et 16<sup>99</sup> le D.C. ILLIMITÉE Ensemble de la promotion jusqu'au 29 mars 1992

CLUB COMPACT CLASSIQUE 5173, Côte des Neiges 2<sup>e</sup> étage près Queen Mary Tél.: (514) 737-9483 Côte des Neiges

**DISQUES COMPACTS**



**ARTS VISUELS**

# En ce temps-là

**Michelle Héon, Lyn Carter**  
Galerie Expression  
405, rue Saint-Simon, Saint-Hyacinthe  
Jusqu'au 22 mars

**Paulette-Marie Sauvé**  
Galerie de l'UQAM  
1400, rue Berri  
Jusqu'au 22 mars

**Jean Dumont**

L'INTÉRÊT grandissant pour les qualités expressives de la matière brute aidant, la mode de la fibre et du papier-matière est à nos portes dans les arts visuels. Et comme c'est souvent le cas quand la mode s'en mêle, l'accroissement géométrique du nombre des propositions dans ces médiums s'accompagne hélas trop souvent de la faiblesse grandissante de leurs contenus.

Oui certes, et pour des raisons qui remontent sans doute au chaos originel, la matière possède, en elle-même, un caractère d'universalité qui mis, en art, au service de la communication passe directement par le corps du regardeur pour s'adresser à la part rationnelle de son esprit, aussi bien qu'à celle irrationnelle de son imaginaire. Face à ces oeuvres, le spectateur ressent une sorte de complicité, de familiarité inconsciente avec la démarche et la pensée inconnues de l'artiste. Mais hors du domaine médiatique cher à MacLuhân, la communication ne peut tenir lieu, de ce qu'elle devrait avoir à communiquer. Le plaisir physique de jouer avec la matière ne constitue pas en soi un contenu...

Ces remarques ne s'adressent, évidemment, qu'aux siveurs trop nombreux de ces modes galopantes, et non à ceux et celles auxquelles l'exploration et la recherche dans ces nouveaux matériaux se sont imposées comme des exigences nécessaires à leur évolution artistique. Michelle Héon, Lyn Carter, Paulette-Marie Sauvé, sont toutes trois, de ces artistes en perpétuel mouvement qui, tout en renouvelant continuellement les techniques de la fibre, ne font que lui demander de servir leur propos.

« In Illo Tempore » (En ce temps-là), installé au Centre Expression par Michelle Héon et Lyn Carter fait référence au poème épique de l'Odyssée d'Ulysse. Peut-être est-ce parce que les deux artistes sont des femmes, mais leur remarquable installation m'a laissé l'impression

qu'au-delà des thèmes du voyage, du risque, du temps, de la précarité des choses, de la mort, de la mémoire, les deux artistes battaient en brèche les discours des habitudes et des certitudes pour le remplacer par un autre qui dirait le doute et poserait des questions nouvelles. Celles peut-être qu'Homère n'a pas mises dans la bouche d'une Pénélope bien silencieuse dans sa patience. L'amour pour Ulysse ne sous-entend pas obligatoirement l'admiration pour le chant de ses hauts-faits et de son héroïsme. Dix ans d'attente, cela doit être bien long, même pour une mythique artiste de la fibre... Le bateau détruit, de Michelle Héon, le cyclope en morceaux, de Lyn Carter, ne font sans doute, dans leur inutilité après coup, qui ne l'illusion de la gloire et de la puissance, que répondre à celle de la tapisserie de Pénélope, défaite au long de chacune des nuits de ces dix années.

L'épave de 8 ou 9 mètres de long, échouée sur le plancher blond de la galerie fait immédiatement écho à ces barques que leurs marins refusent de détruire, et qui finissent leurs jours, prisonnières des sables et du temps, sur les plages du littoral. Le matériau utilisé par Michelle Héon, des morceaux de bois enduits de fibres de denim foulé, accentue la tristesse des bords disjointes de ce qui fut un jour un rempart contre l'océan. Dans le prolongement de l'étrave oubliée et désormais inutile, des centaines de barques minuscules, faites de turlapane et de ciment, naviguent serrées les unes contre les autres, sur le plancher de la galerie. Sont-elles la mémoire du voyage ou, dans leur course sans épaisseur, la métaphore du triomphe possible de la surface?

Leur banc s'insinue entre les dangereuses Sirènes dressées là par Lyn Carter. Composées chacune d'un crâne regardant le ciel, et de la bouche duquel le chant maléfique s'élève en un jet de fibres cordées, elles sont elles-mêmes l'image des victimes qu'elles ont leurrées. Non loin de la coque immobile, autre étape du voyage mythique, gisent les trois morceaux de l'énorme tête brisée du Cyclope. L'oeil unique et obsédant, la bouche comme un abîme, grande ouverte sur l'absence du langage. Lyn Carter l'a fabriqué du matériau le plus simple: du carton d'emballage, dont les morceaux découpés en surfaces savantes et collés par leurs arêtes, ont également servi de patrons pour tailler les pièces de tissu qui, jointes les unes aux autres, modelent non loin de là une autre tête

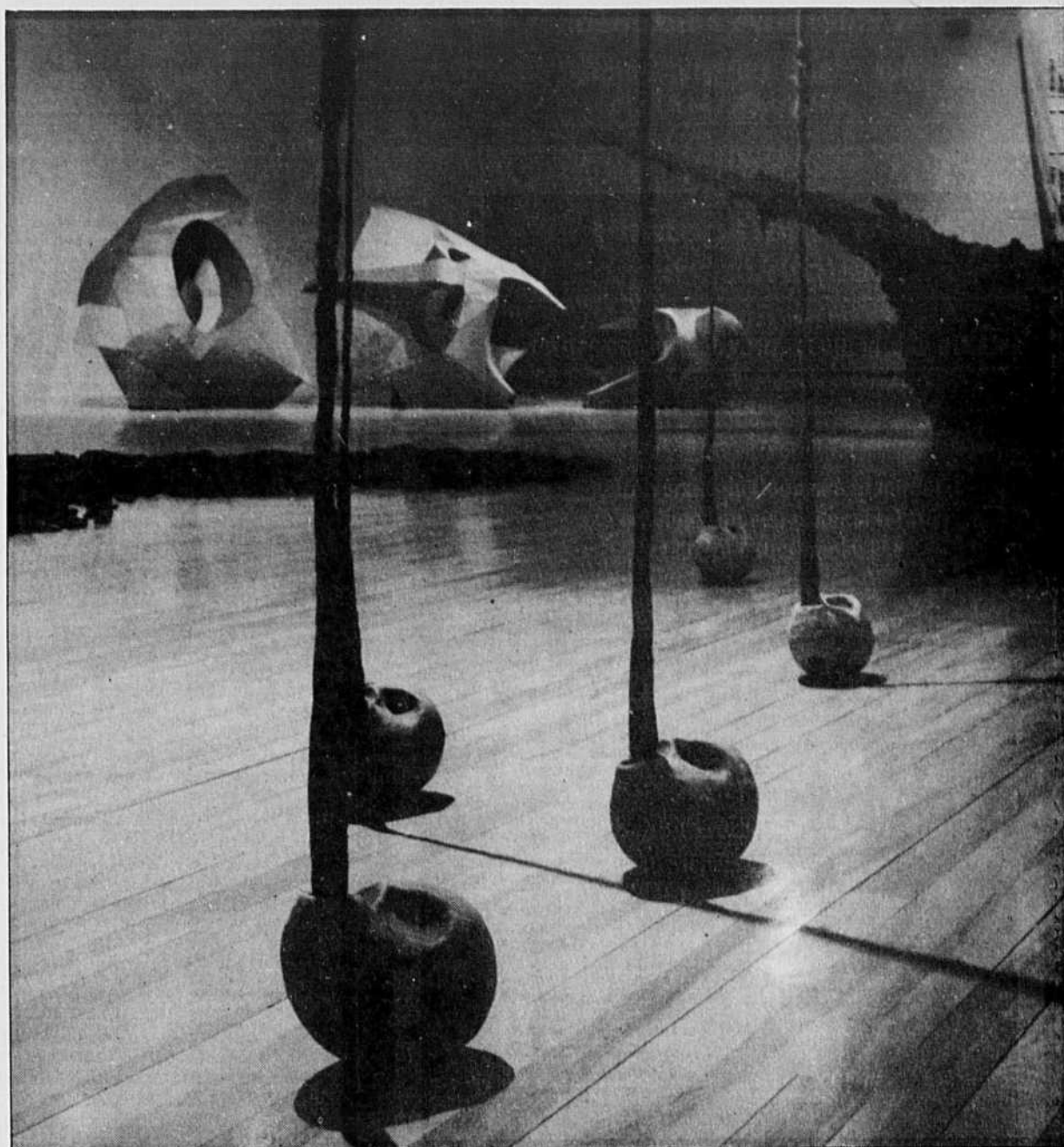
pendue aux cimaises. Opposition frappante entre la rigidité des arêtes de la tête brisée et la fluidité des coupures de la seconde. Triomphe de la souplesse. Image peut-être de la tendresse cachée du monstre pour Galathée. Nous aurions certainement tous intérêt à tendre l'oreille aux multiples messages muets de cette exposition attachante.

Une technique comme la tapisserie, dont la tradition remonte aux origines de l'humanité, constitue, en elle-même, une extraordinaire richesse culturelle. C'est pourquoi, dans le cours de l'évolution légitime de cette technique au cours des ans, il faut être attentif face aux transgressions violentes qui, pratiquées sous la même dénomination générique, pourraient risquer d'en faire perdre la mémoire.

Aucune inquiétude de cette sorte en ce qui concerne les productions actuelles de Paulette-Marie Sauvé. Cette artiste, qui oeuvre depuis de nombreuses années dans le domaine de la tapisserie, présente pourtant, à la Galerie de l'UQAM, comme exigence partielle de sa maîtrise en arts plastiques, une exposition qui en renouvelle singulièrement les procédés. C'est que, si elle en renouvelle certaines techniques, elle en respecte scrupuleusement l'esprit et la signification culturelle.

Il est impossible de résumer là sa thèse avec quelque cohérence. Disons simplement que sous le titre de « Le geste sacré et l'image de synthèse », elle cherche d'une part à « repérer les signes décrivant la motivation la plus primitive de l'acte de dessiner ». La mémoire la plus ancienne de ces gestes, liés selon toutes les données accessibles au mysticisme, remonte, hors toute religion spécifique, aux premières tentatives de communication avec une toute puissance autre que la fragilité de l'humain. D'autre part, en interrogeant les mythes, qui tendent à livrer la possibilité d'existence d'une mémoire universelle, l'artiste s'est attachée à en explorer les implications par sa métaphore la plus évidente de nos jours, celle de l'ordinateur.

Tendue de ses tissus cérémoniels, la galerie est transformée en l'un de ces sanctuaires sans nom que furent sans doute le fond obscur des grottes du paléolithique. Les bâches, pendues aux murs, et teintées de sanguine, d'ambre brûlée, d'ocre et de vert mousse, s'ouvrent irrégulièrement comme l'entrée de nos premiers refuges. Les images numérisées et pi-



**In Illo Tempore, de Lyn Carter.**

xelées de l'ordinateur, reportées par sérigraphie sur leurs divers plans, y figure la mémoire du monde. On y lit les contours des nombreuses spirales qui marquaient les mégalthes. On y suit, étonné, le relief de la Vénus de Laussel, sculpture vieille de 25 000 ans, représentant une déesse de la fertilité tenant une corne de buffle marquée des 13 cycles lunaires...

Les premiers rituels connus furent en effet ceux de la fertilité. Il n'est donc pas étonnant que flotte dans l'exposition, la question jamais exprimée de la mise sous le boisseau de la puissance de la femme. Cette mémoire aurait survécu paraît-il jusqu'à l'époque surmérienne. Son occultation correspondrait donc à l'avènement de l'écriture, et à l'annexion du logos par les mâles.

On trouve dans cette exposition une foule de notations fascinantes. L'importance du tissu cérémoniel dans le chamanisme, par exemple. Ce tissu qui, à la fois, isole le chaman de la masse des autres, le désigne de la marque du puissant, et lui sert d'introduction auprès de celui-ci, est

jeté là, sans soin, au pied d'une des pièces. Tout simplement parce que le vêtement, sans le chaman, n'est qu'un tissu ordinaire. Étonnante nécessité duelle. Consécration muette. Cette exposition, qui mêle heureusement le passé le plus lointain à un présent technologique qui

est presque un avenir, m'a donné le goût de chercher plus avant dans ce que nous savons déjà de ces époques lointaines qui nous ont façonnés. D'interroger avec entêtement cette mémoire qui se dérobe dès qu'on s'efforce d'y retrouver en nous le souvenir primordial de la nature...

Tous les ven. et sam. de mars, Céline Déglise, auteure-compositrice-interprète, à 21h.

**BOÎTE À CHANSON LE PIERROT:** 114 est St-Paul, Montréal—Alex Schier et A. Pelletier, les 14-15 mars à 20h—Les Deux Pierrots: Le groupe Red et Dany Pouliot, le 14 mars à 20h.

**ESPACE TANGENTE:** 840 est Cherrier, Montréal (525-1500)—« Double sens » improvisation musicale et danse, les 14-15 mars à 20h 30.

**MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL:** 1380 ouest Sherbrooke, Montréal (285-1600)—(Auditorium Maxwell-Cummings) Projections de dessins animés Ciné-Snoopy, le 14 mars à 15h 30, 16h, 16h 30, 17h—Conférence de Jean-Claude Planchard, Van Gogh ou la rage de peindre, le 14 mars à 11h—Dimanche-Esso: Pour fêter Riopelle et nouveau musée, un collectionneur à découvrir, les dim. à 15h, 14h, 15h, et 16h—Drôles de bêtes, à 13h, 14h, 15h, 16h.

**NOUVEL HÔTEL DE MONTRÉAL:** 1740 René-Lévesque, Montréal (935-4243)—Crime et Passion présente le spectacle Meurtre et mystère, d'après Agatha Christie, à compter du 17 janv. les ven. et sam. à 19h.

**THÉÂTRE OLYMPIA:** 1004 est Ste-Catherine, Montréal (521-1002)—Les Grands Explorateurs présentent Ma Chine, de Maximilien Dauber, le 14 mars à 19h, et 21h 30, le 15 mars à 13h 30 et 16h.

**THÉÂTRE ST-DENIS:** 1594 St-Denis, Montréal (849-4211)—Salle 2: Les palmes de M. Schutz de Jean-Noël Fenwick, jusqu'au 14 mars, mar. au sam. à 20h.

**EXPOSITIONS**

## Ateliers et galeries

**ARTES:** 102 ouest Laurier, Montréal (271-1211)—Oeuvres de Chemiak, Cullen, Lapernière, Riopelle, Tobasse, Weisbuch et bronzes de Varalta.

**ATELIER CIRCULAIRE:** 40 est Moïse, 4e étage, Montréal (272-8874)—Oeuvres de François Vincent, du 1er au 20 mars.

**AXE NEO-7:** 205 Montcalm, (819-771-2122)—Oeuvres de Shelagh Keely, du 5 au 29 mars.

**B-312 ÉMERGENCE:** 372 ouest Ste-Catherine, ste 312, Montréal (874-9423)—Oeuvres de Guy Lapointe et Jean Pelchat, du 7 au 28 mars.

**CENTRE SAÏDEY BRONFMAN:** 5170 chemin Côte-Ste-Catherine, Montréal (739-2301)—Installation de Ilana Isehayek, du 20 fév. au 19 mars—Sculptures récentes de Claude Hamelin, du 24 mars au 23 avril.

**CENTRE COPIE-ART:** 813 est Ontario, Montréal (523-4830)—Le lir, édition limitée info/électrographie, 12 artistes, et création musicale électroacoustique, du 11 mars au 4 avril.

**CENTRE DE DESIGN DE L'UQAM:** 200 ouest Sherbrooke, Montréal (987-3395)—1 000 symboles du Québec: l'image de nos entreprises, du 27 fév. au 5 avril, mer. au dim. de 12h à 18h.

**CENTRE D'EXPOSITION CIRCA:** 372 ouest Ste-Catherine ste 444, Montréal (393-8248)—Oeuvres de R. Campbell, J. Danylichuk, E. Kelyan et S. Voyer, du 29 fév. au 4 avril.

**CENTRE D'EXPOSITION DU VIEUX PALAIS:** 185 du Palais, St-Jérôme (432-7171)—Oeuvres de Yolande Brouillard, Ginette Bertrand et Madeleine David-Chagnon, du 8 mars au 16 avril.

**CENTRE D'HISTOIRE DE MONTRÉAL:** 335 place d'Youville, Montréal—« Le feu sacré » le m. et le mer. de pompiers à Montréal de 1642 à 1992, du 14 janv. au 3 mai.

**LA CHAMBRE BLANCHE:** 185 est Christophe-Colomb, Québec (418-529-2715)—Résidence d'artiste, Deborah Margo, jusqu'au 15 mars—Installation de Barbara Claus, installation de Hideho Tanaka, du 11 mars au 5 avril.

**DAZIBAO:** 279 ouest Sherbrooke, espace 311C, Montréal (845-0063)—Oeuvres de Richard Baillargeon, du 22 fév. au 22 mars, mer. au dim. 12h à 17h.

**ESPACE GLOBAL:** 914 est Mont-Royal, Mont-

réal—Le Salon des Refusés, 2e partie, jusqu'au 29 mars.

**GALERIE D'ART DE BOUGAINVILLE:** 4511 St-Denis, Montréal (845-2400)—Oeuvres récentes de Raymond Duchesne, du 8 au 18 mars—Oeuvres récentes de Roger Cantin, du 18 mars au 3 avril.

**GALERIE D'ART CONCORDIA:** 1455 ouest de Maisonneuve, Montréal (848-3494)—Robert Ayre: le critique face à la collection, du 5 mars au 18 avril.

**GALERIE D'ART OBSERVATOIRE 4:** 2019 rue Moreau, local 203B, Montréal (521-5955)—Oeuvres de Alex Golebier, du 28 fév. au 22 mars, mer. au dim. de 11h à 17h.

**GALERIE D'ART STEWART HALL:** 176 Bord du lac, Pointe-Claire—Paysages de David McMillan et de Gary Wilson, œuvres récentes en acier de Erwin Regier, du 22 fév. au 22 mars.

**GALERIE ART VIVANT:** 3831 St-Denis, Montréal (282-8986)—Peintures de Duquette, Fortier et Houdin, du 21 au 31 mars, ven. au dim.

**GALERIE CHANTAL BOULANGER:** 372 ouest Ste-Catherine, ste 502, Montréal (397-0044)—Oeuvres de Serge Murphy, du 14 mars au 18 avril.

**GALERIE BROCARD:** 2691 Curé Labelle, Prévost (1-224-4294)—L'audition et permanence de Ayoite, Cosgrove, Masson, Riopelle et plus de 100 artistes canadiens, ven. au dim. de 10h à 18h.

**GALERIE CHRISTIANE CHASSAY:** 20 ouest Marie-Anne, Montréal (284-2631)—Oeuvres de George Sugarman et David Winter, jusqu'au 21 mars.

**GALERIE CITRON:** 1875 ouest boul. René-Lévesque, Montréal (939-0809)—Oeuvres de Noreen Mallory, jusqu'au 21 mars.

**GALERIE CLARK:** 1591 rue Clark, 2e étage, Montréal (288-4972)—Oeuvres de Arthur Munk et Yvon Proulx, du 5 au 29 mars.

**GALERIE DARE-DARE:** 279 ouest Sherbrooke, espace 311B, Montréal—Installation de Guy Girard, jusqu'au 29 mars.

**GALERIE ELCA LONDON:** 1616 ouest Sherbrooke, Montréal (931-3646)—Oeuvres de Laurent Bouchard « Artical », du 7 au 26 mars, du mar. au sam. à 12h à 17h.

**GALERIE L'EMPREINTE:** 272 est St-Paul, Vieux-Montréal (661-4427)—Oeuvres de Georgette Crainic et de Sara Mills, du 26 fév. au 16 mars.

**GALERIE ESTAMPE PLUS:** 49 St-Pierre, Québec (418-694-1305)—Oeuvres de Vivian Gottheim, du 8 mars au 1er avril.

**GALERIE GRAFF:** 963 est Rachel, Montréal (526-2616)—Oeuvres récentes de Dominique Sarrazin, du 13 fév. au 15 mars—Oeuvres récentes de Richard-Max Tremblay et Jocelyn Jean, du 19 mars au 12 avril.

**GALERIE HORACE:** 74 Albert, Sherbrooke (819-821-2326)—Oeuvres de Denise Bouchard, sculptures de Gilles Payette, du 6 au 29 mars.

**GALERIE SAMUEL LALLOUZ:** 372 ouest Ste-Catherine, ste 528, Montréal (398-9806)—Salles 1-2: Oeuvres de John McEwen—Salle 3: Oeuvres de René Pierre Altan, du 15 fév. au 28 mars.

**GALERIE MADELEINE LACERTE:** 1 Côte Di-nan, Québec (418-692-1566)—Oeuvres récentes de Lynda Bruce, du 1er au 18 mars.

**GALERIE LIEU OUEST:** 372 ouest Ste-Catherine, ste 523, Montréal (393-7255)—Oeuvres de Robert Bédard, du 7 mars au 4 avril.

**GALERIE LUMIÈRE NOIRE:** 3575 St-Laurent, bur. 222, Montréal (845-1478)—Exposition Lumière du Jour—Lumière Noire, jusqu'au 5 avril.

**GALERIE MICHEL-ANGE:** 430 Bonsecours, Vieux-Montréal (875-8281)—Oeuvres de Ayoite, Barbeau, Bellefleur, Dallaire, Fortin, Gagnon, Lemieux, Richard et Riopelle.

**GALERIE MONTCALM:** Maison du Citoyen, 25 rue Laurier, Hull (819-595-7488)—Oeuvres de Tym Yum Lau, du 5 mars au 5 avril.

**GALERIE FRÉDÉRIC PALARDY:** 307 ouest Ste-Catherine, Montréal (844-4464)—Oeuvres récentes de Jaber Lutfi, du 14 mars au 8 avril.

**GALERIE BARBARA SILVERBERG:** 2148 Mackay, Montréal (932-3987)—Oeuvres de Bonnie Baxter, jusqu'au 11 avril.

**GALERIE SKOL:** 279 ouest Sherbrooke, ste 311A, Montréal (842-4021)—Oeuvres de François Vallée, du 7 au 29 mars.

**GALERIE TROIS POINTS:** 307 ouest Ste-Catherine ste 555, Montréal (845-5555)—Oeuvres de Suzanne Levasseur, du 4 au 15 mars.

**GALERIE UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL:** 2332 Édouard-Montpetit, 4e étage, Montréal—Oeuvres de J. Fautoux, N. Garneau, Y. Gocherles, F. Guyaux et G. Lamothe, du 5 au 19 mars.

**GALERIE UQAM:** Pavillon Judith-Jasmin, 1400 Berri, Montréal (987-8401)—Salle J-R 120: Singularité/Pluriels, œuvres de 8 professeurs et 8 étudiants à la maîtrise en arts plastiques, du 6 mars au 5 avril—Oeuvres de Paulette-Marie Sauvé, du 6 au 22 mars.

**GALERIE VERRE D'ART:** 1428 ouest Sherbrooke, Montréal (932-3896)—Oeuvres de Sheila Crichton et Sherry Prik, du 3 au 24 mars.

**INSPECTEUR ÉPINGLE:** 4051 St-Hubert (coin Duluth), Montréal (598-7764)—Oeuvres récentes de Marlene Couette et Jean-Pierre Gagnon, du 8 au 28 mars.

**INSTITUTO ITALIANO DI CULTURA:** 1200 ave Docteur Penfield, Montréal—Exposition d'objets de design de la sculpture et designer Federica Maranzoni, du 9 au 27 mars.

**JARDIN BOTANIQUE:** 4101 est Sherbrooke, Montréal—Salle Jacques Rousseau: « L'été de mes rêves » œuvres de Yves-François Landry, du 20 mars au 5 avril.

**MAISON DES ARTS DE LAVAL:** 1395 ouest boul. de la Concorde, Laval (662-4442)—Salle Pelan: Oeuvres de Ginette Lefebvre, du 6 mars au 5 avril.

**MAISON D'ART ST-LAURENT:** 742 boul. Décarie, Montréal (744-6683)—Huiles récentes de Jean Lamoureux, du 8 au 15 mars.

**MAISON RADIO-CANADA:** 1400 est René-Lévesque, Montréal (597-6015)—Salle Raymond-David: Oeuvres de Shui-Bo Wang, du 9 au 17 mars.

**MICHEL TÉTREAULT ART CONTEMPORAIN:** 1192 Beaudry, Montréal (521-2141)—Oeuvres de Nathalie Caron—Oeuvres de Fabrizio Perrozzi, du 21 fév. au 21 mars.

**OBSCURE:** 729 Côte d'Abraham, Québec (418-529-3775)—Oeuvres de Diane Lévesque, du 27 fév. au 22 mars.

**OCCURRENCE ESPACE D'ART:** 911 est Jean-Talon, bureau 39, Montréal—Oeuvres de P. Boussonnet, M.A. Cossette, Evergon, J.F. Cantin, G. Dyens et M.C. Mathieu, du 4 mars au 5 avril.

**L'OEIL DE POISSON:** 25 ouest boul. Charest, Québec—Exposition collective: Paysages/Mémoires + sculptures et installations de plusieurs artistes, du 12 au 29 mars.

**OPTICA:** 3981 St-Laurent ste 501, Montréal (287-1574)—Installation vidéo de Marie-France Giraudon, jusqu'au 22 mars.

**PAVILLON DES ARTS DE STE-ADÈLE:** 1364 chemin Ste-Marquette, Ste-Adèle (229-2588)—Oeuvres de Gilles Boisvert, du 14 mars au 5 avril.

**WADDINGTON AND GORCE INC.:** 2155 Mackay, Montréal (847-1112)—Oeuvres de R. Pellerin, du 29 fév. au 26 mars.

## Maisons de la culture

**MAISON DE LA CULTURE AHUNTSIC:** Maison du pressoir 12137 ave Bois-de-Boulogne, Montréal—La culture grecque vue par Nadia Assimpoulou, du 23 fév. au 22 mars.

**MAISON DE LA CULTURE CÔTE-DES-NEIGES:** 5290 Côte-des-Neiges, Montréal—Pense-Bête, dessins et peintures de Arnaud Gosselin, du 13 fév. au 14 mars—Rupture, exposition de groupe d'artistes de Lanaudière, du 21 fév. au 18 mars—Tableaux récents de Jocelyn Jean, du 20 mars au 26 avril.

**MAISON DE LA CULTURE FRONTENAC:** 2550 est Ontario, Montréal—Sculptures de Guérino Ruba, du 19 fév. au 22 mars—Installation de Yves Blais et Violette Michaud, du 25 mars au 26 avril.

**MAISON DE LA CULTURE MARIE-UGUAY:** 6052 boul. Monk, Montréal—Exposition de costumes de théâtre des productions Journées de Com-

plexé, du 8 mars au 12 avril.

**MAISON DE LA CULTURE MERCIER:** 8105 Hochelaga, Montréal—Oeuvres de Angèle Verret et Michel Bricault, du 1er au 31 mars—Photographies de Diane Trépanier, du 18 au 31 mars.

**MAISON DE LA CULTURE NOTRE-DAME-DE-GRÂCE:** 3755 Botrel, Montréal—Portraits, visions et versions, exposition de 7 peintres sur le thème du portrait, du 13 fév. au 15 mars—Histoire d'os, exposition qui traite de la technologie de l'os chez les Inuits et les Amérindiens, d'hier à aujourd'hui, du 4 mars au 2 avril—Exposition qui retrace les outils qui ont permis à l'humanité de mesurer la fuite du temps, du 19 mars au 26 avril.

**MAISON DE LA CULTURE PETITE PATRIE:** 6708 DeLormier, Montréal—Le Bestiaire des Tipawol, présenté par Vues d'Afrique, du 21 fév. au 15 mars—Installation de Jacques Després, du 24 mars au 19 avril.

**MAISON DE LA CULTURE DU PLATEAU MONT-ROYAL:** 465 est Mont-Royal, Montréal—Oeuvres de Joceline Chabot, du 28 fév. au 22 mars.

## Musées

**MUSÉE DES ARTS DÉCORATIFS:** Château Dufresne, angle Sherbrooke et Pie IX, Montréal (259-2575)—Rétrospective Armin Hofmann, du 20 mars au 17 mai—Frank Lloyd Wright, meubles et éléments décoratifs provenant de la collection Domino's Pizza, du 20 mars au 31 mai—Collection de verre canadien du musée, du 20 mars au 17 mai, mer. au dim. de 11h à 17h.

**MUSÉE D'ART ST-LAURENT:** 615 boul. Ste-Croix, St-Laurent (747-7367)—Arts anciens et traditions artisanales du Québec—exposition permanente.

**MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL:** 1379 ouest Sherbrooke, Montréal (285-1600)—Pavillon Jean-Noël Desmarais: Snoopy entre au Musée, du 31 janv. au 29 mars—Chefs-d'oeuvre du Musée Guggenheim, du 4 fév. au 26 avril—Construire un art, du 20 mars au 6 sept—Collection permanente—Ouvert du mar. au dim. de 11h à 18h, les mer. et sam. jusqu'à 21h—Pavillon Benajah Gibb: L'architecture de Edward et W.S. Maxwell, du 13 déc. au 22 mars—Paysages d'hiver au Québec (1850-1950) du 13 déc. au 22 mars—Rafraîchissement de l'esprit: recipients à vin et à thé d'Orient, du 13 déc. au 22 mars.

**(MUSÉE)CENTRE CANADIEN D'ARCHITECTURE:** 1920 Baile, Montréal (939-7000)—Musée consacré à l'art de l'architecture: 20 000 dessins et estampes de Maitres, 120 000 livres, 45 000 photographes, ainsi que des fonds d'archives importants—mer. et ven. de 11h à 18h, jeu. 11h à 20h, sam. et dim. de 11h à 17h.

**MUSÉE DE LA CIVILISATION:** 85 Dalhousie, Québec (418-643-2158)—« Objets de civilisation » exposition permanente—« La barque à voile » exposition permanente—« Mémoires » exposition permanente—Messages, exposition sur les moyens de communication entre les individus et les sociétés, en permanence.

## BONNIE BAXTER

« Shazam »  
bois gravés et éditions variées  
du 12 mars au 11 avril

Galerie Barbara Silverberg  
2148 Mackay  
Montréal — 932-3987

**LAURENT BOUCHARD**  
oeuvres récentes  
**Galerie Elea London**  
1616 Sherbrooke O., Montréal, Québec H3H 1C9 • (514) 931-3616  
Membre de l'Association Professionnelle des Galeries d'Art du Canada Inc.

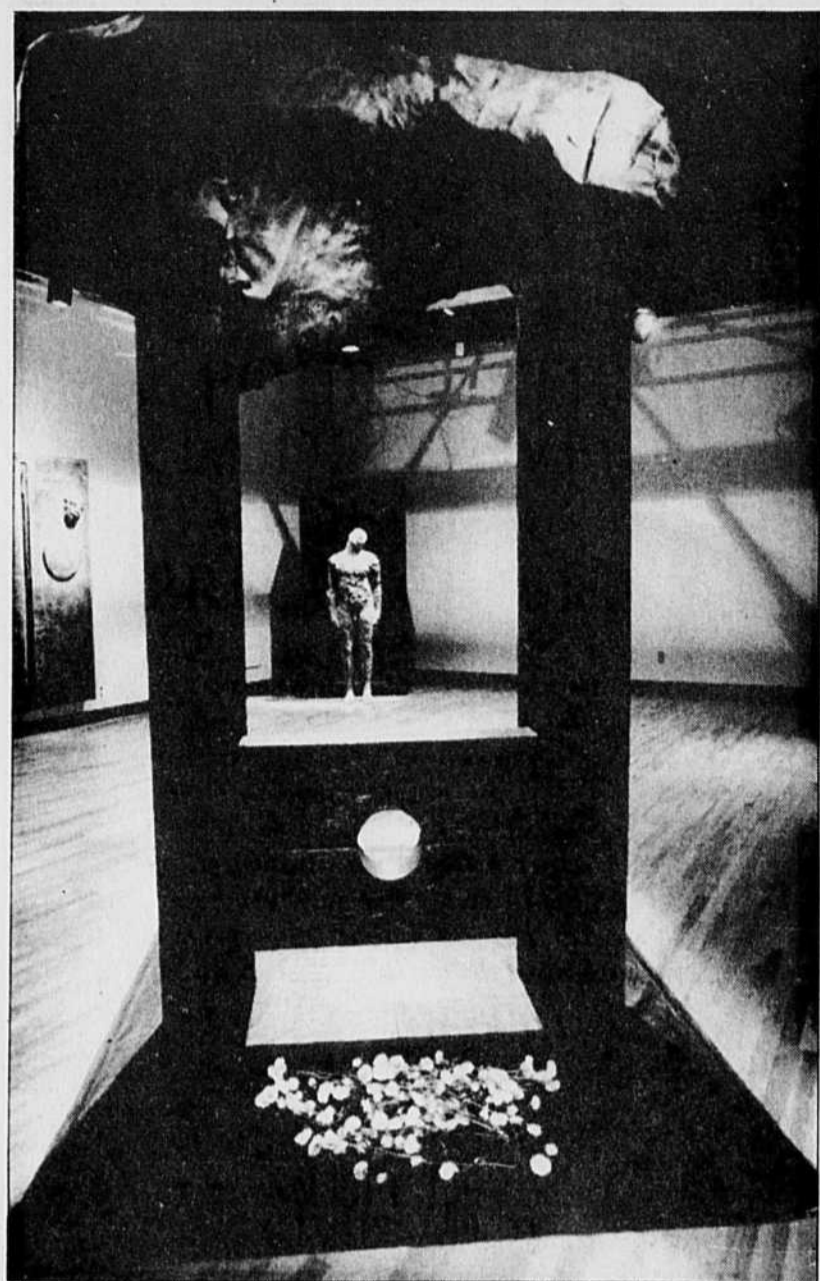
**CIRCA**  
CENTRE D'EXPOSITION ART CÉRAMIQUE CONTEMPORAINE

**JARDINS DE LA MÉMOIRE**  
ROBIN CAMPBELL EVELYNE KELYAN  
JACKI DANYLCHUK SARLA VOYER  
jusqu'au 4 avril 1992  
372 rue Sainte-Catherine ouest, suite 444  
Tél.: (514) 393-8248

**Colloque**  
**Photographie et arts médiatiques**  
L'ART INTERMÉDIAS : PHOTOGRAPHIE, ORDINATEUR, VIDÉO, CINÉMA  
organisé par la maîtrise en Études des arts de l'UQAM  
Vendredi 27 mars 1992, de 9 h 30 à 16 h 30  
Université du Québec à Montréal  
Pavillon Lafontaine, local L-1436  
1301, rue Sherbrooke Est  
ENTRÉE LIBRE

**MUSIQUE CLASSIQUE**  
CE SOIR, SAMEDI 14 MARS  
LA PETITE MUSIQUE DE NUIT DE CIEL MF  
PRÉSENTE À 22:00  
• symphonie en ré (Haczewski)  
• symphonie en ré (Bohdanowicz)  
• concerto pour piano no 13 (Mozart)  
• symphonie no 2 (Gobalek)  
• divertimento K. 334 (extraits) (Mozart)  
DEMAIN SOIR, 22:00  
• ouverture et conclusion en ré de la Musique de Table (Telemann)  
• concertino no 4-5-6 op. 3 (Vivaldi)  
• concertino RV 537, 539 et 564 (Vivaldi)  
• concertino en fa et en mi (Telemann)  
**ciel 98.5**  
RENSEIGNEMENTS: 527-8321</

**ARTS VISUELS**



Guerino Ruba

PHOTO JACQUES GRENIER

# Le poids du monde

**Guerino Ruba**

« L'homme armé »  
Maison de la culture Frontenac  
2550, rue Ontario est  
Jusqu'au 22 mars 1992

**Laurent Bouchard**

Galerie Elca London  
1616, rue Sherbrooke ouest  
Jusqu'au 26 mars 1992

**Marie-Michèle Cron**

L'AUTRE JOUR dans le métro, un même jouait avec son pistolet laser en plastique, visant la tempe de sa mère indifférente sous le regard impassible ou inquiet des passagers. Horrificante banalité reléguée aux rayons des grands magasins et d'un quotidien assommé d'images sur-médiatisées. C'est comme *Le dormeur du val* de Rimbaud, ce soldat endormi et souriant dans le soleil qui repose dans l'herbe bleue et quiète... avec deux trous rouges au côté droit. Parfois, sous ses apparences bucoliques, la mort frappe doucement avec sa faux bien aiguisée et, un jour, le ciel de Dubrovnik se fait menaçant et meurtrier et nous force alors à relire d'urgence l'Histoire, et son lot d'inquisitions et de terreurs surnoises. Holocaustes, pogrom, exils. L'homme, cet animal soi-disant doué de raison, fabrique des objets qui soignent et des instruments qui détruisent. Le charnier que Guerino Ruba a pétrifié dans le plâtre et le bois vous attend à l'entrée de la galerie de la Maison de la culture Frontenac.

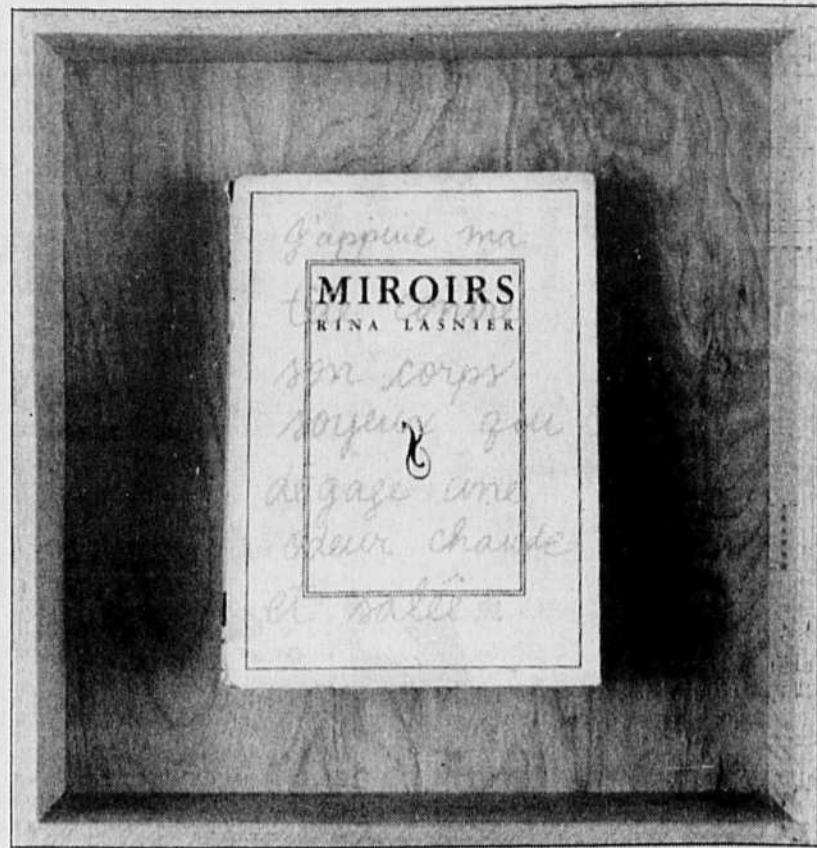
Il ressemble à un totem mésopotamien érigé pour la sanctification d'une divinité barbare. Les têtes empilées, effacées par l'érosion se chevauchent pour se perdre dans un magma de formes abstraites. Au centre même de la galerie, une grande pièce monumentale ornée d'immortelles séchées, sorte de potence moyen-âgeuse ou de guillotine moderne, est assourdie et écrasée par une masse informe en fibre de verre. Dans ce jeu de vides et de pleins, le poids du monde est cousu par une corde grossière qui tient, sous scellé, les tragédies humaines. Cette sculpture sobre et austère, qui rappelle un monument funéraire, déroulé un faux tapis rouge devant elle, in mémoriam des vies immolées sur l'autel de la guerre. Ce thème universel, Guerino Ruba, le sculpte ici juste que dans la moelle de nos os, cherchant dans le contact permanent avec la matière et l'histoire une réponse à des questions toujours actuelles, ramenant toujours vers le noyau central de sa réflexion esthétique et sociale la précarité du corps humain.

Chacun l'expose et le décortique à sa manière. Bacon, par exemple, le liquéfie jusqu'à la monstruosité d'un insoutenable cri obscène. Chez Ruba, le corps est une statue exangue, alourdie par la matière qui la fait chuter vers son lieu originel et dont l'anatomie morcellée est secouée par des spasmes de douleur contenue convaincante : tout le monde comprend et assimile cette réalité-là, nue et dure. Mais pour moi, c'est le détail qui l'emporte ici, une colonne vertébrale qui déchire un dos, un bras qui perd sa peau, des traces de pieds dissoutes dans un rouge sanguinolant (une oeuvre qui me fait penser à une gravure mexicaine), un torse éclaté et fossilisé dans la matière, des déchiquetages de douilles sagement alignées, une tige et un gilet devenus armes préhistoriques redoutables, un masque à gaz, objet contemporain, frôlant des casques archaïques.

Dans le temps s'est arrêté à Hiroshima, une oeuvre que j'affectionne particulièrement, un crâne virtuellement déformé par la machinerie mathématique d'un cerveau calculeur et déposé dans un petit meuble en bois accroché sur le mur renvoie à ces vanités du XVII<sup>e</sup> siècle, natures mortes symbolisant, entre autres, la putridité de notre fragile condition. Avec ses outils de travail, le sculpteur creuse une statuette antique corrodée par le temps et transformée par des matériaux modernes, la chair de toutes les chairs rongées par les maladies chimiques et les souffrances spirituelles que les hommes s'infligent entre eux. C'est là d'ailleurs que l'artiste joue le rôle déterminant qui est le sien : sans dénoncer, il intercepte avec ses mains et son regard les signes récurrents d'un mal qui se dissimule en chacun de nous : la violence de l'intolérance. Guerino Ruba nous met en garde contre le loup qui sommeille dans notre coeur.

☆☆☆

Les découpages que Laurent Bouchard fait dans le métal et dans le bois sont allégoriques. Dans ses tableaux-objets fluides et magnétiques, la matière chante des courbes et des ellipses, des croissants de lune et des carrés, des spirales généreuses et des disques tournoyants. « Cratère » par exemple, voit la toile centrale gonflée par une poussée invisible expulser une forme ovoïdale aléchant. L'aluminium clouté, picoté, vissé à certains endroits et le bois laissé à l'état naturel ou peint de couleurs franches et joyeuses, jaune citron, orange vif, s'affrontent et s'épousent pour accroître tensions et dynamismes entre la transparence et l'opacité, la brillance et la matité. Par cette manière intelligente d'interroger le support et les interactions entre des plans géométriques et des figures organiques, élancées et pointues, l'artiste construit des territoires et des mappemondes où la planète en danger, polluée par des déchets industriels, cherche à retrouver sa pureté initiale. Ainsi, dans *Nord-Sud-Est-Ouest*, des couvercles de boîtes de conserves sont agrafées au bas du tableau et repoussent un petit globe. Cette immense fleur ondoyante devient alors un vibrant plaidoyer pour la préservation de la nature et de la race humaine.



Oeuvre de Nathalie Caron

# Sensualités

**Nathalie Caron, Fabrizio Perozzi**

Galerie Michel Tétrault art contemporain  
1192, rue Beaudry  
Jusqu'au 21 mars 1992

**Marie-Michèle Cron**

POÈTE, Nathalie Caron l'est jusqu'au bout des doigts dont elle se sert pour écrire des mots qui sonnent dans notre bouche, avec toutes leurs rondeurs et leurs vies privées. Les confidences que cette jeune artiste essaie dans ses livres-objets de chevet, *Filons et Aux Abois*, mélangent la réalité à la fiction dans une perverse sensualité. Un exemple ? « Tu vois les bourgeois devenir feuillets. Tu exauces les vœux. L'effluve des fourrures. La salive. Un lac perdu. Une mort comme un brouillard de mer. » Ces phrases extraites de ses récents 14 poèmes d'amour constellent la page jaune comme les formules secrètes qui, autrefois, noircissaient les vieux grimoires. Sur la couverture, il y a un chien sur des pierres plates et l'on entend déjà gronder au loin le fleuve imprévisible. Nathalie Caron me fait penser à ces troubadours ou visiteurs du soir qui vont, par les chemins, conter leurs intimes mélancolies.

À la galerie Michel Tétrault art contemporain, elle expose ses *Excursions*, des boîtes en bois accrochées au mur qui servent de présentoirs à 16 livres d'auteurs québécois (romans, nouvelles etc...). Sur leurs couvertures, elle a cousu des phrases issues, entre autres, de ses souvenirs d'enfance, se référant ainsi au travail traditionnel de la broderie, mais tout en évacuant la dimension féministe. C'est de poésie qu'elle nous parle et les mots viennent s'enrouler autour d'une écriture volontairement scolaire comme des dentelles ajourées. Application, minutie. On sent, chez elle, un grand respect pour la parole des autres qu'elle s'approprie avec délicatesse, collant une à une les pages des livres pour préserver l'imaginaire de leur auteur et y laisser, à tout jamais, sa trace et sa signature. Du mélange des écritures naît alors un réseau enchevêtré de sens qui réveille des images oniriques embaumées d'odeurs et d'atmosphères grisantes.

Sur *Une saison dans la vie d'Emmanuelle* de Marie-Claire Blais, Nathalie Caron écrit « tu désires une complainte », sur *Le survenant* de Germaine Guèvremont, « dans la paume de ma main gauche, je garde au chaud une cent de chance », sur *La suite marine* de Robert Choquette, « le froid cruel transperce nos chandails de laine » et nous frissonnons. Nathalie Caron ne fait pas non plus dans la guimauve : J'arrache la gale et ça recommence à saigner, écrit-elle sur *Les lettres à ses amis* de St-Denis-Garneau. Et, les blessures de l'amour recommencent à s'ouvrir. Parfois, les mots trébuchent dans le graphisme d'une couverture de livre ou dans une illustration dense et touffue qui entrave la lecture, obligeant le lecteur-spectateur à prendre tout son temps pour décrypter le texte. L'artiste n'hésite pas alors à créer des liens formels et visuels foisonnants comme dans ce roman de Victor-Lévy Beaulieu où une tour de guinguois sur un fond ténébreux avale ce cri qui résonne encore à nos tympans : « J'ai perdu la voix dans le fracas du torrent ». Un hommage savoureux aux écrivains et à la littérature d'ici dans un travail riche et absolument délicieux.

☆☆☆

Ne vous laissez pas piéger, comme moi, par l'apparente douceur que réverbèrent les oeuvres de Fabrizio Perozzi. Ici, l'aspect soyeux des grandes toiles scindées en dyptiques et en triptyques invite le spectateur à les effleurer comme si, soudainement, un événement allait se dérouler, là, sous ses yeux. Fragments architecturaux et parties de l'anatomie humaine, paysages incertains enrobés d'une lumière diffuse, teintes atténuées qui se lovent dans les plis d'un tissu. « Le corps représenté est introverti ou distrait, écrit Laurier Lacroix dans le texte de présentation de l'exposition. Il est surpris, capté dans des moments volés, intimes, pour se trouver confronté à ces espaces d'espace... » Alors, un homme cache son visage entre ses mains et une forêt de couleurs vertes monte à l'assaut des nuages. Des épaules et un dos se profilent dans leurs courbes chaudes et les toits des maisons s'enfoncent dans la nuit mauve. Un chapeau engloutit une tête et le soleil élabore une porte de ses ramages et de ses plumages. Du feu éclaire un buste et le rouge embrase un édifice. La peinture de Perozzi nous échappe chaque fois que nous tentons de la décoder, peut-être parce que les mots ici n'arrivent plus à dire ce que l'oeil découvre avec volupté. En porte-à-faux entre l'insaisissable et l'illusoire, c'est un art qui s'incruste en nous, longtemps, comme un coquillage dans le sable brûlant.

**BIENTÔT, IL SERA TROP TARD...**

**POUR PARTIR À LA DÉCOUVERTE DE L'OR PRÉCOLOMBIEN.**

**EL DORADO. L'OR DE COLOMBIE.**  
UNE DERNIÈRE CHANCE DE DÉCOUVRIR MASQUES, BIJOUX, STATUETTES, RITES ET CROYANCES DES PEUPLES PRÉCOLOMBIENS.  
AU MUSÉE DE LA CIVILISATION  
JUSQU'AU 30 MARS 1992.

UNE EXPOSITION PRÉSENTÉE AVEC LA COLLABORATION DU MUSEO DEL ORO DE BOGOTÁ, COLOMBIE.  
LES PLUS GRANDS TRÉSORS SOUS VOS YEUX.

**MUSÉE DE LA CIVILISATION**  
85, rue Dalhousie, Québec (Québec) Canada  
Le Musée de la civilisation est une corporation d'État subventionnée par le ministère des Affaires culturelles du Québec.

**RIOPELLE**  
peintures récentes  
jusqu'au 26 mars 1992

WADDINGTON & GORCE INC.  
2155 rue Mackay  
Montréal, Québec  
Canada H3G 2J2  
Tél.: (514) 847-1112  
Fax: (514) 847-1113

**Myfanwy Pavelic**  
Portraits d'un homme

40 aquarelles, dessins et peintures à l'acrylique. Ces oeuvres ont été réalisées par l'artiste en vue du portrait officiel du très honorable Pierre Elliott Trudeau qui sera présenté au Canada le 1er mai 1992.

Exposition : du samedi 14 mars au samedi 28 mars 1992

**Franklin Silverstone Objets d'Art**  
1618, rue Sherbrooke ouest - Tél.: 989-4585  
Samedi - 10h à 17h, dimanche - midi à 16h, de mardi à vendredi - midi à 18h  
Catalogue illustré : 20 \$ Affiche : 10 \$

**JABER LUTFI**  
oeuvres récentes  
Salle 2 **CHRISTIAN TISARI LORRAINE BÉNIC**  
Vernissage mercredi 17 mars de 15h à 17h jusqu'au 5 avril

GALERIE FRÉDÉRIC PALARDY  
307 rue Ste-Catherine Ouest Suite 515 Montréal (514) 844-4464  
Mar. au ven. de 11h à 18h sam. de 11h à 17h

exposition  
**J.P. LABELLE**  
«Paysages de mon Pays»  
Vernissage le 15 mars à 14 h00  
du 15 au 28 mars 92

**La Maison d'Art Fra Angelico**  
1320 Wolfe, Montréal, tél.: 522-9990

**CIRCA** et **GALERIE CLARA MARIA SELS**  
EXPOSITION À DÜSSELDORF  
**CATHERINE WIDGERY ANDRÉ FOURNELLE YVONNE LAMMERICH**  
du 13 mars au 3 mai 1992

avec la collaboration du Ministère des Affaires culturelles du Québec  
GALERIE CLARA MARIA SELS, POSTSTRASSE 3, DÜSSELDORF, ALLEMAGNE

Exposition  
du 15 au 22 mars 1992

*Rachel Cloutier  
Marcel Delorme  
Liliane Fournier*

Vernissage Dimanche  
le 15 mars à 18h00

Galerie d'Art  
*Relais des Époques*  
1516, rue Sherbrooke ouest, Montréal  
Renseignements: 934-0468

GALERIE SIMON BLAIS  
4521, rue Clark suite 100  
Montréal (514) 849-1165

Mardi au samedi de 9h30 à 17h30 et sur rendez-vous

**Denis St-Pierre**  
Acryliques sur papier et gravures  
Vernissage mercredi 18 mars à 17h  
du 11 mars au 4 avril